This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 015 502 441

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
1959

TIRÉ A CINQ CENTS EXEMPLAIRES

Il a été tiré en plus vingt exemplaires sur papier du Japon.

MELLE BARTET

Imp Ch Chardon

RÉPERTOIRE

DE LA

)MÉDIE - FRANÇAISE

(MARS 1883 - DÉCEMBRE 1884)

PAR

CH. GUEULLETTE

AVEC UNE

PRÉFACE PAR ARMAND SILVESTRE

ET UN

Portrait de Mlle Bartet

GRAVÉ A L'EAU-FORTE PAR ABOT

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXV

N 2636
P4 C33
V. 1

A MADEMOISELLE BARTET

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Mademoiselle,

*Vous avez bien voulu accorder quelque intérêt à mes modestes chroniques, quand elles ont paru dans l'*EUROPE-ARTISTE. *C'est montrer peu de discrétion, sans doute, que de vous en offrir la dédicace : car, loin de vous apporter le moindre concours, elles puiseront dans votre gracieux patronage tout le crédit qu'elles pourront avoir auprès du public.*

Et pourtant, Mademoiselle, je n'hésite pas à vous en faire hommage. Vous êtes de celles envers qui la reconnaissance ne saurait devenir un fardeau.

Respectueusement à vous,

CHARLES GUEULLETTE.

PRÉFACE

Si quelque chose pouvait compromettre notre foi dans les destinées d'un pays qui a surtout vécu d'épreuves traversées et de réveils glorieux, ce serait peut-être la manie de bilans dont la France est actuellement possédée. La statuaire n'y est plus occupée, depuis dix ans, que du relevé des renommées départementales. Le grand homme de province sévit; la statistique foisonne; l'histoire anecdotique se multiplie.

Il n'est pas jusqu'au roman, cette forme essentiellement imaginative de la pensée, qui ne se pique d'être avant tout documentaire. Le procès-

verbal devient un idéal littéraire; *le* passeport devient le *nec plus ultra* du portrait. Ce n'est que dans les temps où l'action languit que l'observation peut se faire outrancière à ce point.

Les époques qui ont produit n'ont pas eu de tels loisirs pour décrire, et les gens sont bien malades quand le médecin ne trouve plus rien à faire qu'à leur tâter perpétuellement le pouls.

Voyez plutôt ce qui se passe pour le théâtre. Jamais il n'a inspiré tant de livres, tant de mémoires et coûté de tels flots d'encre à la critique. Jamais cependant non plus il n'a semblé plus près de disparaître de nos mœurs. Il n'y a pas d'illusions à garder à ce point de vue. Le goût des nobles jeux de la scène tient une place de plus en plus petite dans l'ensemble des goûts du public. La foule grossière va aux exhibitions et aux acrobaties, n'ayant plus qu'à crier le *Panem et circenses* antique.

Les raffinés se précipitent aux audi-

tions musicales, qui sont devenues le grand attrait des dimanches parisiens. Mais le drame, qui s'y intéresse encore? mais qui acclame la comédie sérieuse?

Les ouvrages gais ont conservé un succès de digestion dont l'art a autant de raison de s'enorgueillir que le christianisme des qualités médicales de la chartreuse. Je vous dis que ce plaisir, qui fut un des plus grands de l'esprit, s'en va.

Il suffit de parcourir les volumes de critique de Jules Janin et de Théophile Gautier pour s'en convaincre. Pas de semaine, en leur temps, où une dizaine de pièces ne fussent représentées dans différents théâtres. C'est à peu près autant que pendant une année tout entière aujourd'hui.

Est-ce la faute des auteurs qui n'ont plus les dons inventifs de leurs devanciers? Leur tâche est devenue plus difficile, la terre ayant été largement moissonnée devant eux. M. Régnier me prouva

un jour, documents en main, qu'il n'é tait guère de combinaison dramatique j'entends de chocs de sentiments mis e présence, qu'on ne trouvât dans l'œuvr immense de Scribe.

La terreur d'être inconsciemmen plagiaire n'est pas faite pour encourage les débutants. D'ailleurs, il y a ici cercl vicieux : les auteurs manquent parc que les débouchés se ferment devan eux, par l'habitude qu'ont prise les di recteurs de ne plus jouer qu'un ouvrag ou deux par saison.

Est-ce donc ceux-ci qu'il faut accuser Je n'ai jamais bien compris comment en faisant rentrer violemment dans se frais une pièce, en la maintenant su l'affiche longtemps après qu'elle ne fai plus ses frais, on s'enrichissait fatale ment. Ce raisonnement à la Gribouille qui est celui de la plupart de ces me sieurs, me dépasse absolument. Pour quoi Pierre serait-il condamné à paye ses dettes quand il n'a plus d'argent e

que Paul est là, qui a peut-être un million dans sa bourse?

Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature.

Mais ce sont choses d'administration intérieure qui ne nous regardent pas, et les directeurs sont avant tout des commerçants que nous n'avons pas le droit de transformer en Mécènes.

Je ne rendrai pas davantage les comédiens responsables de ce triste état du théâtre. Ce ne sont pas eux-mêmes qui se sacrent étoiles, et ce n'est pas leur faute si le public, quand il se passionne pour l'un d'eux, ne voit plus que lui dans les ouvrages qu'il interprète. Il est certain que c'est Mme Judic seule qu'on allait voir aux Variétés, et que c'est Mme Sarah Bernhardt seule qu'on va voir à la Porte-Saint-Martin, non pas les œuvres de M. Hennequin ou de M. Sardou. Ces dames auraient bien tort de ne pas profiter d'un engouement

aussi honorable pour le talent qu'elles ont tout lieu de se croire.

Mais que prouve cet engouement même ? Précisément que ce n'est ni à ceci ni à cela qu'est due la décadence indéniable de la scène, mais à ce fait, bien autrement grave et irrémédiable, que la foule, la lettrée et l'autre, ne s'intéresse plus à cette formule littéraire de la pensée.

La grande prospérité de la Comédie-Française, pendant quelques années, a pu donner le change sur ce point. On a vu, par l'abaissement des recettes de l'an passé, ce qu'il en fallait penser et si ceux-là avaient raison qui, dans leur optimisme, tiraient de là un favorable augure pour le goût public s'épurant et n'allant plus qu'aux choses vraiment belles. Il y aurait d'ailleurs eu beaucoup à répondre à cela. Il ne me paraît pas prouvé qu'en laissant à l'Odéon l'honneur de représenter les *Érinnyes* de Leconte de Lisle, le dernier ouvrage de

querie et le *Severo Torelli* de Fran-
s Coppée, la maison de Molière ait
aussi bien inspirée par l'amour du
ind art que par la bonne confraterté.

La façon dont sont reçus les ouvrages
la Comédie-Française, par un jury
iniquement composé de comédiens
même fort distingués, en fait plutôt un
conservatoire des grandes traditions
d'interprétation qu'un conservatoire des
grandes traditions littéraires. Que ces
Messieurs ne s'y trompent pas! L'autorité de leurs arrêts gagnerait beaucoup
à l'adjonction de quelques lettrés, et
j'imagine que Coquelin lui-même ne se
trouverait pas déshonoré pour être assis
au même tribunal, — comme juge s'entend, — à côté d'Émile Augier, par
exemple.

Ces réserves faites, par l'excellence
des artistes qui y figurent plutôt que
par le discernement avec lequel son répertoire est pourvu, ce noble théâtre

tient encore certainement la première place, et aucune autre scène ne saurait être justement comparée à cette grande scène.

Aussi, tout ce qui la touche est-il une source puissante d'intérêt. Il n'est donc pas étonnant que son histoire de chaque jour, ou plutôt de chaque soir, soit scrupuleusement notée par les derniers fervents d'un art qu'elle semble destinée à défendre jusque dans ses derniers retranchements. Après Arsène Houssaye, qui nous a laissé les mémoires anecdotiques de sa direction; après M. Georges d'Heylli, dont les savantes recherches feront éternellement autorité; après M. René Delorme, dont le nom a été justement remarqué, voici M. Charles Gueullette qui apporte sa pierre à l'édifice, une pierre finement taillée et d'un grain solide.

Je n'ai pas à me défendre de l'amitié fraternelle que je porte à l'auteur pour recommander un volume qui se recom-

mande deux fois par lui-même, étant donnée la nature attachante du sujet qu'il traite et étant donnée aussi la conscience avec laquelle il est traité.

Je dirais volontiers de la critique de Charles Gueullette ce que Montaigne disait de ses *Essais* immortels, qu'elle est avant tout « de bonne foi ». Non pas que cette qualité manque, en général, à la critique contemporaine, mais parce que ceux qui la pratiquent quotidiennement ne me paraissent pas tous aussi parfaitement dégagés des camaraderies inconscientes et légitimes que l'auteur de ces pages sans prétention.

Les choses y sont jugées avec infiniment de bonhomie et de sagacité à la fois, un peu comme le public juge quand aucune passion ne vient à l'encontre de ses instincts de justice. Ce sont les impressions d'un esprit vraiment sain et vraiment fin, qu'aucune coterie littéraire n'a enrégimenté, parfaitement indépendant par conséquent, sincèrement

dévoué, d'ailleurs, non pas à telle
telle école, mais aux lettres en génér
dans ce qu'elles ont d'éclectique, sag
ment.

Je crois que le lecteur, pris comr
moi à ce grand charme d'impartiali
goûtera ce livre comme je l'ai goûté. C
c'est dans ce temps surtout que l'honr
teté vraie, la probité intellectuelle
intelligente sont une monnaie si rare q
ceux qui la rencontrent n'ont garde
passer sans l'admirer un peu.

L'une et l'autre comportent des sat
factions qui reposent de ce grand co
bat darwinien pour la vie dont les crua
tés lassent les plus intrépides.

Mais j'excéderais ma très humble
che de préfacier en m'étendant dava
tage.

Tel qu'il est, ce petit livre aura
place et une place de choix dans la
bliothèque de tous les vrais lettrés et
tous ceux qui pensent, comme je le pe
moi-même, que le théâtre, dont les r

nes nous menacent, fut une des gloires de l'esprit humain, et que, s'il disparaît un jour, il emportera avec lui une partie de l'âme des poètes et de l'âme des philosophes, un peu de ce qui faisait le légitime orgueil de notre pensée.

Il renaîtra, d'ailleurs, chez des races plus jeunes, gonflé d'un sang rajeuni, plein d'une sève nouvelle. Car aussi longtemps que vivra l'humanité, les grandes actions des héros et les ridicules de la sottise seront un thème à spectacle, à tableaux vivants et à lyriques ou comiques discours.

ARMAND SILVESTRE.

RÉPERTOIRE

DE LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

1

nos interprètes actuels, pas un ne fait t
pas un ne donne une note discordant
l'ai constaté aux différentes matinées
j'ai suivies et dont j'ai rapporté ces c
ques impressions :

M. Maubant, le doyen de la tragéc
le respect des saines traditions. Son
est noble, sa voix sonore, son att
pleine de dignité; de plus, son physiq
prédestinait aux premiers emplois q
tient avec une incontestable autorité.

La différence des tempéraments
MM. Mounet-Sully et Laroche s'acc
d'une manière frappante dans les p
mières scènes du deuxième acte d'*Hora*
où ils jouent à peu près seuls. M. Laro
y est grave, naturel, un peu froid s
doute, mais très correct et très fidèle
genre classique. M. Mounet-Sully, au c
traire, qui me remet en mémoire le b
Quinault-Dufresne, cherche ses effets.
voix est d'or, mais il ne la ménage
assez. Son geste est élégant, mais il le
taille avec une complaisance emphatiq
Enfin il se complaît trop dans l'éblouis
ment de son sourire et dans le rayon
nement amoureux de son regard.

M. Silvain jouit d'un talent sérieux
d'un bel organe. C'est à juste titre q

vient d'être nommé sociétaire. M. Boucher se tire à son honneur du rôle ingrat de Britannicus; il a été remarquable dans la scène avec Néron, qui lui a valu de chaleureux applaudissements. Constatons au sujet de M. Dupont-Vernon que, chargé du personnage peu sympathique de Maxime, il a trouvé des accents vrais de douleur, d'amour et de repentir. Mlle Rosamond s'acquitte consciencieusement de son rôle de Junie, mais le personnage s'efface devant Agrippine, que Mlle Lerou remplit avec énergie et vérité. Elle y a été belle de dédain, d'emportement et de noblesse hautaine.

Mlle Fayolle est une actrice pleine de distinction et une artiste laborieuse dont on utilise souvent les talents. Ce n'est certes pas moi qui m'en plaindrai... ni le public non plus, car il lui a manifesté ses sympathies particulières en rappelant Sabine à deux reprises différentes.

C'est à dessein que je termine par Mlle Dudlay, sur laquelle je ne saurais trop retenir l'attention du lecteur. Mlle Dudlay a véritablement une nature de tragédienne, et je crois lui devoir les sensations les plus fortes que j'aie ressenties depuis Rachel. La place me manque pour analyser son

jeu dans *Cinna* et dans *Horace;* ma
déclare n'y avoir remarqué aucune
faillance.

Chez Mlle Dudlay l'impression est
jours juste, le sentiment finement expr
Même elle a ce trait de ressemblance
son illustre devancière qu'elle rend les
sions telles que l'amour, la haine, etc.,
une vigueur entraînante. Elle est ac
rable dans sa scène avec Maxime, au
trième acte de *Cinna;* elle est superb
quatrième acte d'*Horace*. Soit qu'el
écoute le récit ou les encouragement
son père, soit qu'elle profère ses *impr*
tions, la physionomie, le geste, l'attit
tout vibre en elle et porte le frisson
la salle entière.

4 mars.

II

Le Roi s'amuse. — MM. Got, Febvre, Mounet-Sully; Mmes Bartet, Samary.

Analyser aujourd'hui la pièce du *Roi s'amuse* serait un lieu commun; la critiquer, une audace. On ne s'attaque pas à un demi-dieu, surtout quand on est, comme moi, l'un de ses fervents. Je confesse néanmoins que les belles tirades de Saint-Vallier au roi et de Triboulet aux courtisans, tirades qui excitent mon enthousiasme à la lecture, me choquent terriblement sur la scène. On se figure mal un roi-chevalier souffrant, devant toute sa cour, qu'un sujet qualifie sa couche de « tombeau de la vertu des femmes » et lui jette à la face « ses plaisirs de vieillard; ses baisers infâmes et sa luxure royale, qui se vautre triste, et louche, et sanglante, et souillée », etc., etc.

Le cas de Triboulet est encore plus impossible à admettre. Comment? Cette créature chétive et infirme traite sans façon les

grands seigneurs de « démons, de band de scélérats, d'assassins, de tourmenteur femmes : *Vous êtes tous bâtards !* » hurle enfin, au paroxysme de la rage, et pas de ces gentilshommes ne l'expédie par fenêtre ?

A cela vous me répondrez que M. C n'étant ni infirme ni chétif, serait de fc à se défendre, c'est exact ; mais M. C avec tout son talent, n'est point dans rôle et ne nous donne aucune idée de T boulet. J'ai cherché vainement sur sa p sionomie le sarcasme et l'ironie mécha qui distinguaient ce fou de cour. Quant physique, une légère claudication et soupçon de bosse ne suffisent pas à le r dre l'être abject qu'il se dit : *tout ren de dégoût de sa difformité.*

Notons, au contraire, le personnage Saltabadil, que M. Febvre remplit avec crânerie voulue. Taille, organe, attitu tout concourt chez lui à la fidélité de l' terprétation.

Même remarque au sujet de M. Moun Sully, dont les défauts deviennent ici qualités et qui est, ma foi, irrésistible d les scènes d'amour.

Mme Samary a le regard trop limp pour donner l'idée d'une Maguelonne.

puis! son rire éternel ne fera jamais songer à l'enfer.

Blanche, sous les traits de Mlle Bartet, est adorable de sérénité, de distinction, et je n'imagine pas que M. Victor Hugo ait rêvé un autre idéal. Mlle Bartet a senti toutes les délicatesses du rôle, elle en a saisi toutes les nuances et rendu les moindres effets. On sait, du reste, les soins intelligents que la charmante artiste apporte à ses chères études de théâtre.

Simple question en manière de *post-scriptum :* Pourquoi, au cinquième acte, les maisons du vieux Paris continuent-elles à être éclairées trois heures après le couvre-feu ?

11 mars.

III

Le Monde où l'on s'ennuie. — MM. Prudhon Truffier; Mmes Madeleine Brohan, Broisat Reichemberg.

Je n'ai ni la prétention, ni la possibilité dans ces chroniques minuscules, de raconte les pièces par le menu, ni de passer e: revue tous les acteurs. Donner, à la volée deux ou trois impressions sur un ouvrage mentionner ce qui m'a le plus frappé che tel ou tel artiste en évidence, là doit s borner ma mission.

Dans *le Monde où l'on s'ennuie,* pa exemple, où la finesse d'observation, l'à propos et l'esprit pétillent à chaque scène je critique le caractère du général et celu du poète qui sont de véritables caricature et j'estime que, si le troisième acte est u bijou, le second, celui de la conférence domicile, est trop long et pas assez nourr:

Mme Madeleine Brohan tient à ravir l joli rôle de la duchesse de Réville. Certes elle ne possède pas, comme Mlle Favart, l

science quintessenciée du théâtre; mais sa distinction native et ses façons aristocratiques la dispensent d'études préliminaires. Elle parle et elle agit en grande dame qui sait d'intuition son faubourg Saint-Germain.

Mlle Lloyd n'a pas non plus à corriger la nature pour s'incarner dans la grave, digne et austère comtesse de Céran. Je n'en dirai pas autant de Mlle Broisat, dont la physionomie mobile s'accorde mal avec la raideur compassée d'une Anglaise esprit fort.

M. Prudhon fait, de Bellac, un pédagogue lourd et fastidieux. Ce n'est point là ce conférencier à la mode, ce charmeur que se disputent toutes les femmes.

Un gentil couple est le ménage Raymond. M. Truffier s'acquitte du sous-préfet avec une verve et un entrain dignes de la vivacité piquante, de l'étourderie enjouée de Mlle Reichemberg. Celle-ci prend un plaisir infini à son rôle. On prétend que Mme Sarah Bernhardt répand de vraies larmes dans *Fœdora*. Mlle Reichemberg, dans *le Monde où l'on s'ennuie*, rit au naturel et de bon cœur. — J'aime mieux cela.

1er avril.

IV

1° *Chez l'avocat.* — MM. Truffier, Mlle Fayolle. — 2° *L'Étincelle.* — M. nay; Mmes Broisat, Samary.

Deux levers de rideau pour cette foi mais deux charmants levers de rideau q font partie du répertoire courant.

Le premier, c'est un petit acte en vers *Chez l'avocat,* une amusante bluette. I jeune ménage qui plaide en séparation qui se rencontre chez le même avocat e joué, et fort bien joué, je vous assure, pa M. Truffier et Mlle Fayolle. M. Truffie possède un entrain tout à fait de circon stance, et Mlle Fayolle, dont le défaut habi tuel est de trop précipiter le dialogue, en lève son personnage de femme nerveus avec une volubilité de langage qui devien ici une qualité. Je n'oublie pas le rôle mue de M. Joliet, qui n'est pas le plus facile remplir. Placé entre les deux époux, i tâche en vain de les calmer, et, toujour sur le point de parler, il ne peut articule un mot. La pantomime est tout dans ce emploi, et M. Joliet reproduit à souhait l rondeur affectée de l'homme de robe, se

gestes prétentieux et son complaisant sourire.

Il vient d'être question de séparation de corps. Dans *l'Étincelle* de M. Pailleron, au contraire, il s'agira d'accordailles et, de l'austère cabinet d'un avocat, nous serons transportés dans la coquette propriété de Mme de Rénat.

Mme de Rénat est une jeune veuve qui aime un bel officier du nom de Raoul, sans s'en douter peut-être, et dont la passion s'allumera au contact de la fameuse *étincelle* que celui-ci fera jaillir par hasard.

J'ai vu plusieurs fois Mlle Croizette dans ce joli rôle, et, je dois l'avouer, l'ampleur qu'elle y déployait, sa verve railleuse de femme du monde, sont loin d'être égalées par Mlle Broisat. M. Delaunay, dans *l'Étincelle* comme ailleurs, est pétillant de jeunesse. Pour Mme Samary, autrement nommée *l'Éclat de rire*, son rôle d'Antoinette est un triomphe. Figurez-vous une pluie de perles dont les sons frais et argentins réjouissent l'oreille comme les charmes printaniers de sa personne attirent tous les yeux.

8 avril.

V

Mademoiselle de la Seiglière. — MM. Thiron, Coquelin, Worms, Boucher; Mmes Brohan, Baretta.

Mademoiselle de la Seiglière for ever! Quelle que soit l'année où le chroniqueur s'occupe du répertoire, il y rencontre invariablement *Mademoiselle de la Seiglière.* Tous les directeurs l'affectionnent, et M. Perrin, avec son expérience du théâtre, conserve à la pièce de M. Sandeau une fidélité particulière.

Indépendamment, en effet, de son esprit de bon aloi et de l'intérêt soutenu qui signale l'ouvrage, la lutte des anciens partis contre les nouveaux est un sujet essentiellement agréable au public. J'ajoute à ces éléments de succès que *Mademoiselle de la Seiglière* a toujours été bien interprétée à la Comédie-Française, et que le présent demeure à la hauteur du passé.

M. Coquelin, dans son rôle d'avocat madré, est au-dessus de tout éloge. Sa physionomie en dit plus que son dia-

logue, et les spectateurs, quand il est en scène, ne le quittent pas un instant du regard. Mme Brohan entre résolument dans le personnage de la baronne, qu'elle détaille en fort grande dame. M. Thiron, qui n'est pas un talon rouge, fait un excellent la Seiglière, ce marquis plein de rondeur et d'insouciance, cet épicurien naïf qui ne s'offusque pas de vivre aux crochets de Bernard, le fils de son ancien fermier.

Le baron Raoul, collectionneur d'oiseaux, empailleur de lézards et, dans ses moments perdus, amoureux de la toute gracieuse Hélène, est un personnage un peu sacrifié. M. Boucher le rend néanmoins avec une telle justesse d'impression que non seulement il le sauve du ridicule, mais qu'il lui gagne encore les sympathies émues du public alors que, se dévouant au quatrième acte, il met la main de sa fiancée dans celle de son rival. L'action est généreuse, même pour un homme de science, car Hélène Baretta possède de fort beaux yeux, une taille élégante et un charme exquis. Mais Hélène aime Bernard qui, de son côté, lui a ouvert son cœur; quoi de plus naturel si Raoul, par dignité, s'efface devant cet amour partagé? Je note en passant que le rôle de Bernard est tenu

avec d'autant plus d'autorité que c'est M. Worms qui l'interprète.

C'était en 1730... Pardon, mais il me faut remonter à cette date pour trouver le pendant à mon anecdote finale. Donc, c'était en 1730, et l'acteur Sarrazin créait Callisthènes, dans la tragédie de Piron. Or, il advint qu'au moment où Lysimaque lui présenta le poignard dont il devait se frapper, l'arme, en piteux état, s'étant disjointe, Callisthènes n'en reçut qu'un tronçon. « Les ricanements, dit la chronique, firent éclore par degrés la risée générale. » De même, en 1883, et à l'une des dernières représentations de *Mademoiselle de la Seiglière,* quand Raoul tendit au marquis le merle rapporté de sa chasse, l'oiseau empaillé se mit en deux, et M. Thiron n'en prit que la tête, embrochée dans un petit bâton. L'incident, heureusement, a échappé au public, et M. Boucher en a ri presque seul. — C'est égal, si le préposé aux accessoires veut s'épargner un mécompte, il fera bien de remplacer son merle.

15 avril.

VI

L'Étourdi. Les Fourberies de Scapin. — *M. Coquelin.* (MM. Davrigny, Truffier, Garrand; MMes Fayolle, Samary, Martin.)

Le théâtre de Molière est une mine opulente à laquelle j'aurai souvent occasion de puiser, presque toutes ses pièces appartenant au répertoire. Aujourd'hui, je laisse de côté les comédies de mœurs pour choisir, dans le genre purement bouffon, les deux œuvres qui, par leur importance et leur tour badin, en offrent le type parfait. Je veux parler de *l'Étourdi* et des *Fourberies de Scapin.*

La donnée de ces sortes de facéties, souvent empruntées à l'ancien Théâtre-Italien, est aussi simple qu'uniforme : un valet aide son maître à duper l'auteur de ses jours; des filles, jadis enlevées par des pirates, sont reconnues au dénouement pour le plus grand bien de leurs amants. Tel est le canevas ordinaire sur lequel il devient inutile d'insister.

Ce qu'il importe de remarquer, c'est que, parmi les nombreux personnages qui traversent l'intrigue et participent à l'action, un seul est en relief et jouit d'une importance si considérable que les autres lui servent pour ainsi dire de repoussoirs et qu'il en manie les ficelles à sa guise. Ce personnage : Mascarille ou Scapin, c'est l'âme de la pièce, le génie de la comédie burlesque, en un mot, c'est le *Valet de Molière*. Jadis Préville y a conquis une immortelle renommée ; de nos jours, M. Coquelin s'élève à la hauteur de son devancier, et je suis conduit tout naturellement à lui consacrer la présente chronique.

Mais d'abord, je dois signaler en deux mots les mérites de ses excellents partenaires : l'élégance de Mlle Fayolle, la justesse d'impression de M. Davrigny, l'entrain de M. Truffier, la gaieté quelque peu tapageuse de Mme Samary, la bonhomie de M. Garraud ; enfin, le jeu agréable de Mlle Martin qui, dans son rôle de Célie, nous montre une Égyptienne très réussie.

M. Coquelin, auquel je reviens, a ce trait de ressemblance avec Favart que, fils de pâtissier comme lui, c'est en confectionnant des petits pains et des échaudés

que lui est venue la vocation du théâtre. Avec Préville, auquel je le comparais tout à l'heure, il a de commun la souplesse extraordinaire du talent. Mais il possède, de plus que son illustre devancier, un organe et un masque si bien appropriés à l'emploi que Molière n'aurait certes pu rêver un type de valet plus accompli. De tous nos comiques modernes, en effet, M. Coquelin est le seul qui échappe au grotesque et à la trivialité. Les autres s'imaginent avoir rempli leur tâche quand ils nous ont donné la parade et se sont travestis en paillasses.

Qu'il joue Scapin ou Mascarille, M. Coquelin n'a pas une attitude, pas un geste, pas une inflexion de voix qui ne rendent d'une manière exacte l'intention de l'auteur. C'est l'unique inspiration qui le guide ; l'étude ne produirait jamais ce degré de perfection.

Dans *l'Étourdi*, notre comédien ne quitte point la scène. Toujours sur la brèche, il engage en faveur de Lélie, son maître, une lutte incessante, folle, et de ce rôle écrasant pour tout autre artiste il se tire avec une telle aisance qu'à la fin du cinquième acte il semble aussi dispos qu'au commencement du premier.

Dans *les Fourberies de Scapin*, mên impétuosité, même crânerie. Il se fait tou à tour insolent et rusé, se transforme e Suisse, en Gascon, en « troupe de spada sins », joue par-dessous jambe Géronte Argante sans qu'aucune de ces métamo phoses nous le montre moins vrai moins naturel.

Le nez au vent, l'œil fripon, le rire na quois, la voix haute et nasillarde, le ges souple, la physionomie d'une incroyab mobilité; tel Molière a créé le valet de comédie, tel est M. Coquelin!

22 avril.

VII

M. Delaunay.

Le grand événement du jour, celui devant lequel s'effacent tous les autres, est sans contredit la retraite que demande M. Delaunay, en pleine jeunesse et en plein succès, — succès si manifeste qu'on s'arrache les places pour aller l'applaudir une fois encore; jeunesse si parfaite que pas un nouveau venu n'est trouvé assez jeune pour le remplacer.

J'assistais, la semaine dernière, à une représentation de *l'École des maris,* où M. Delaunay tenait ce même rôle de Valère qui lui avait servi de début le 25 avril 1848. — « C'est extraordinaire, inouï! » s'écria tout à coup un vieil abonné au comble de l'enthousiasme. Puis, se tournant vers moi : « Il y a trente-cinq ans, Monsieur, que j'ai vu Delaunay dans la pièce. Eh bien! il n'a pas pris un jour depuis! »

En effet, plus je regardais l'élégan artiste, mieux je me pénétrais de la jus tesse de la remarque. M. Delaunay n pouvait, à aucune époque, avoir été plu alerte ni plus sémillant qu'il ne l'es aujourd'hui.

Le troisième acte venait de finir. Je n quittai point ma place et, tandis qu'o préparait la pièce suivante, ma pensée tout entière au grand comédien que nou allons perdre, se prit à chercher en lu toutes les incarnations de la jeunesse : jeu nesse rêveuse ou folle, insouciante o amoureuse, suivant le rôle qu'il mettait à la scène.

En lui, je retrouvais le sentimental Per dican de *On ne badine pas avec l'amour* l'irrésistible Fortunio du *Chandelier;* l spirituel duc d'Aléria du *Marquis de Vil lemer;* le poète inspiré de *la Nuit d'octo bre;* le langoureux Cœlio des *Caprices d Marianne;* l'écervelé marin de *La joie fai peur;* l'étourdi et badin Raoul de *l'Éth celle.*

La jeunesse! C'était toujours la jeu nesse parée des formes les plus diverses e les plus attrayantes; qu'elle s'appelâ Georges, dans *l'Honneur et l'Argent;* Oli vier, dans *Jean Baudry;* le Vicomte, dan

le Lion amoureux; O. de Jalin, dans *le Demi-Monde*; Dorante, dans *le Menteur*; Valentin, dans *Il ne faut jurer de rien*; Henri, dans *les Effrontés*. Que sais-je encore? *Le Misanthrope, Galathée, Hernani, Fantasio, les Faux Ménages, Paul Forestier*, toutes les pièces enfin où l'éminent artiste eut un rôle, c'est-à-dire un triomphe, défilèrent l'une après l'autre dans mon cerveau, et, me rappelant le Valère gracieux et piquant de tout à l'heure, je me demandai comment il se pouvait que M. Delaunay songeât à se soustraire à nos applaudissements.

Je n'ignore pas que nombre de comédiens ont compromis leur réputation en s'éternisant au théâtre. L'illustre Baron tout le premier. Mais Baron était, quand il remonta sur la scène, flétri, usé, fini, tandis que M. Delaunay possède, à l'instant où il l'abandonne, toute la verdeur du talent.

A quoi donc attribuer une résolution hâtive qui prive le public de son idole, si ce n'est à un excès de coquetterie? En tout cas, nous avons le droit de la déplorer; car, si les incontestables mérites de MM. Boucher et Truffier nous donnent confiance en l'avenir, il n'est pas moins

vrai que, pour le moment, la place M. Delaunay reste vide, ce qui est malheur pour la Comédie-Française.

29 avril.

VIII

Athalie et *Phèdre*. — MM. Maubant, Mounet-Sully, Silvain, Dupont-Vernon, Martel, Davrigny; Mmes Dudlay, Lloyd, Reichemberg, Lerou, Rosamond.

Nous sommes en plein théâtre classique avec deux tragédies de Racine : *Athalie* et *Phèdre ;* l'une biblique, l'autre païenne; toutes deux jouées récemment à la Comédie-Française.

Il est de haut goût, paraît-il, d'accabler nos tragédiens actuels; tout le monde s'en mêle, surtout ceux qui ne les ont point entendus ! Moi qui ai le courage, ou plutôt le plaisir de suivre les représentations classiques, je ne partage point ces préventions et, dussé-je passer pour un original, j'estime que, grâce au talent des uns, au zèle des autres, nous jouissons, dans la tragédie, d'un ensemble très présentable.

M. Maubant interprète Joad avec beaucoup de dignité et trouve des accents vraiment inspirés pour ses prophéties.

M. Dupont-Vernon nous montre un Mathan très énergique, et M. Davrigny a une tenue excellente dans Azarias.

Le costume de Juive sied bien à Mlle Lloyd, dont le voile blanc encadre à ravir le visage doux et recueilli. La mignonne Mlle Reichemberg était prédestinée au rôle de Joas. Enfin, Mlle Lerou possède l'expression indispensable au caractère d'Athalie. Elle joue avec ses nerfs et exagère le côté farouche du personnage ; cela est vrai ; mais elle détaille avec une grande pureté et se montre particulièrement dramatique dans la tirade du « Songe ».

J'ai déjà dit tout le bien que je pense de Mlle Dudlay. Je suis heureux de me répéter à l'occasion de *Phèdre*, où l'artiste s'est surpassée et dans laquelle le public l'a trois fois rappelée pour la couvrir d'applaudissements. On se décide enfin à reconnaître que Mlle Dudlay appartient à la famille de nos grandes tragédiennes.

Je comprends la pâmoison de la timide Aricie-Rosamond devant le cadavre du bel Hippolyte-Sully ; mais ce que je m'explique moins, c'est la physionomie impassible de M. Silvain qui, sous les traits de Thésée, écoute le plus tranquillement du monde le vieux Théramène lui retraçant la mort de

son fils. Ce récit qui, vu la circonstance, est d'une longueur désespérante, M. Martel, à force de soins intelligents, parvient à le rendre vraisemblable. Il le débite d'une voix sonore et retentissante, s'arrête aux endroits voulus et, par une savante observation des nuances et de la gradation, il maintient son auditoire palpitant sous l'action du drame.

6 mai.

IX

L'Avare. — MM. Leloir, Le Bargy, Boucher, Truffier, Joliet, Martel, Coquelin cadet, Villain; Mmes Reichemberg, Granger, Fayolle.

Un mot sur la représentation de *l'Avare*, que MM. les acteurs de la Comédie-Française viennent de donner sans grand succès. Je demanderai, par exemple, à M. Coquelin cadet, notre spirituel et sympathique artiste, pourquoi il apporte dans son rôle une indépendance aussi fantaisiste? Il manque nombre d'effets parce qu'il substitue sa personnalité à celle de maître Jacques, et qu'oublieux de Molière, il ne s'inspire que du public, auquel il adresse mille cajoleries sous forme de saillies, gestes et drôleries de toutes sortes. C'est ainsi qu'il introduit, dans la scène où Maître Jacques se travestit tantôt en cuisinier et tantôt en cocher, une pantomime bouffonne qui divertit sans doute le gros public, mais qui scandalise fort les délicats. De même au quatrième acte, quand Maître Jacques in-

tervient dans la querelle d'Harpagon et de son fils Cléante, M. Coquelin cadet se fait emphatique à plaisir et traite assez cavalièrement le texte, qu'il agrémente de *lazzi* très irrévérencieux pour Molière.

Je passe sur les rôles effacés de MM. Joliet et Martel. M. Villain, qui a la spécialité des gens de robe, est lugubre dans son personnage de commissaire. MM. Boucher et Le Bargy sont de gentils amoureux auxquels Mlles Reichemberg et Fayolle donnent agréablement la réplique : quant à Mme Granger, elle joue sa « femme d'intrigue » avec une rondeur tout à fait en situation.

M. Truffier est, dans *l'Avare* comme ailleurs, fin, spirituel, alerte, avec une nuance de malice.

J'ai gardé M. Leloir pour la fin, parce qu'il est chargé du rôle principal, celui d'Harpagon, dont il s'acquitte, disons-le, avec une louable conscience. L'œil perçant et inquiet, le visage rude, les mouvements brusques et nerveux, sous le velours râpé de son pourpoint, tout réalise en lui un type d'Harpagon très acceptable. M. Leloir s'est particulièrement distingué dans la scène de la bague et dans le grand monologue qui termine le quatrième acte, où il

exhale avec une vérité saisissante la fureur et le désespoir de l'avare auquel on vient d'arracher les entrailles en lui volant sa cassette.

20 mai.

X

Le Testament de César Girodot. — MM. Barré, Truffier, Prudhon, Coquelin cadet, Joliet, Martel, Vilain; Mmes Jouassain, Martin, Fayolle.

En assistant l'autre soir à la représentation du *Testament de César Girodot,* je me figurais voir une pièce du Gymnase interprétée par les acteurs du Palais-Royal. Cette observation est pour trois ou quatre artistes qui nous eussent tout autant divertis en s'abstenant de charger leur rôle.

M. Joliet, par exemple, se donne une peine infinie pour imiter le paysan, et, presque toujours, il cherche le comique en dehors du naturel.

A M. Coquelin cadet, qui représente à souhait l'Isidore quinteux, hargneux et rageur de la pièce, je reprocherai la surabondance des gestes et les éclats de voix intempestifs. De plus, l'amusant artiste a le tort de multiplier ses points d'interrogation au public. « Hein ! est-ce assez

réussi ? » semble-t-il lui dire. « Vous riez pas ? Faut-il souligner davantage Cette habitude de prendre la salle à pa est excellente, nécessaire même, dan *monologue*, où excelle M. Coquelin ca Elle devient une erreur dans la *comé* où l'illusion n'est possible qu'à la cor tion, pour l'acteur, de s'isoler de son ditoire.

« Très joli ! oh, très joli ! » le gomm Célestin. M. Truffier y est un peu fan siste ; mais si original !

Je n'insiste pas sur Lehuchoir, manque totalement d'intérêt. Je note q pour figurer Massias, personnage don s'acquitte fort bien, d'ailleurs, M. Ma n'a pas manqué de se faire la tête de vi général que vous savez. Enfin, tout en gnalant le style correct de M. Prudhon regrette de trouver l'artiste aussi fi comme amoureux.

Miracle ! M. Villain a presque un i dans *César Girodot*. C'est une libérali laquelle on ne l'a pas habitué.

M. Barré est remarquable de nature de bonhomie. Il a sérieusement étudié personnage, et c'est avec un soin scru leux qu'il rend, sans les exagérer, les tentions des auteurs.

Trop femme pour l'emploi d'ingénue, Mlle Martin.

Je n'ai que du bien à penser de Mlle Fayolle. Mme Jouassain s'incarne à merveille dans la personne de Clémentine. C'est bien là cette mielleuse et perfide petite bourgeoise dont les griffes se font jour à travers les trous de ses gants.

3 juin.

XI

Toujours. — MM. Coquelin cadet, Leloir; Mlle Lloyd.

Toujours, la nouvelle pièce de M. Courcy, n'est point à sa place sur la scè de la rue Richelieu, et les gardiens l'arche châtient son impertinence par leu froideurs, leurs dédains, d'aucuns mêm par leurs « chut ! » significatifs.

Il est certain que cette spirituelle bouta se fût trouvée chez elle au Palais-Roya Mais administrateur et sociétaires no en ont tant servi, qu'une petite débauche plus n'est point pour nous étonner de le part. Et puis, il est, dans la conjoncture, u circonstance atténuante : si *Toujours* n' pas fait pour le Théâtre-Français, M. C quelin cadet est si bien fait pour *Toujou* où il remplit le rôle principal ! Grâce à personnalité piquante de l'artiste, Ma tonge prend une saveur spéciale, et s caractère quelque peu extravagant ress dans toute son originalité fantaisiste.

« Passe pour M. Coquelin, me direz-vous ; mais la grave et digne Mlle Lloyd, mais le classique M. Leloir, ses partenaires, comment s'acquittent-ils de leur emploi ? » — Du mieux qu'ils peuvent, et, comme ils ont du talent, la pièce n'en va pas plus mal.

A propos de la pièce, j'oubliais de vous en donner l'analyse. Voici la chose en deux mots : Martonge et Mme de Nizier s'adorent et se sont promis le mariage dès qu'un vieil époux les aura débarrassés de sa personne. Car Mme de Nizier, qui a horreur de l'adultère, professe un goût très prononcé pour le veuvage. Donc, ils s'attendront... toujours s'il le faut, et pour rester chastes, ils mettront l'océan Atlantique entre eux.

Mais si *toujours*, en poésie, rime avec *amours*, il n'en est pas de même dans la vie réelle. L'heure bénie de la délivrance ayant sonné, c'est-à-dire, le mari étant trépassé, chacun des amants s'est marié à l'insu de l'autre, espérant ne plus oncques se retrouver.

Ils ont compté sans le hasard qui les réunit dans un cottage de Ville-d'Avray, où se passe la petite scène de M. de Courcy. Le lecteur la devine par avance :

stupéfaction d'abord, puis explication nos infidèles veulent tous deux av raison ; enfin, raccommodement généra la grande surprise de l'intendant, qui comprend rien à l'affaire.

Vous le voyez, comme donnée, ce n pas neuf. Quant à la forme, imaginez feu d'artifice de mots drôles, d'idées pl santes, de paradoxes cocasses, et v aurez la pochade de M. de Courcy.

Conclusion : puisque le rire désar avouons-nous désarmés. Mais que l'aut porte sa prochaine bouffonnerie au Pal Royal, et que *Toujours* devienne *jama* la Comédie-Française.

10 juin.

XII

277e Anniversaire de Corneille.

Horace. Le Menteur. Corneille et Richelieu. — MM. Delaunay, Got, Laroche, Silvain; Mlle Dudlay.

Le 6 juin dernier, on fêtait, à la Comédie-Française, le 277e anniversaire de Corneille.

Aucune innovation dans cette représentation, qui était calquée sur celles des années précédentes. On y a joué, suivant l'ordinaire, une tragédie et une comédie de l'illustre poète, puis un *à-propos* de circonstance, composé par un auteur moderne.

La tragédie, c'était *Horace;* la comédie, *le Menteur;* la petite pièce en vers, *Corneille et Richelieu,* par M. Émile Moreau.

Je n'insisterai pas sur la partie classique du spectacle dont j'ai déjà eu l'occasion de parler dans mes chroniques. Mais je veux dénoncer un *cliché* que nos feuilles pério-

diques reproduisent invariablement depui dix années, et qui est aussi mal venu qu peu nouveau : « La tragédie est morte, bien morte », disent ces radoteuses; « l comédie seule jouit d'un certain éclat a Théâtre-Français ».

Eh bien! non, Messieurs les critiques, l tragédie n'est pas morte, et si nous avon acclamé comme vous MM. Delaunay et Go dans *le Menteur*, cela ne nous a point em pêchés d'applaudir aussi les vaillants inter prètes d'*Horace*. Mais ce sont les femme que visent en particulier certains journaux Il faut que les auteurs de pareils article n'aient point assisté à la représentatio dont ils rendent compte. Présents, ils eus sent reconnu, avec tout le monde, qu Mlle Dudlay a merveilleusement joué Camille et ils eussent entendu, comme moi, les bravos et les trépignements qui ont salu ses « imprécations », suivies de deux rappels enthousiastes. Mais il y a un parti pri de dénigrement qui semble le mot d'ordr de la presse. Qu'elle y prenne garde! L public, qui, après tout, dispose des réputations, se passera de ses verdicts et, au lie de diriger l'opinion, la critique se verr bientôt contrainte à lui faire amende honorable.

M. Émile Moreau, l'auteur du petit acte en vers intitulé *Corneille et Richelieu*, n'est pas inconnu à la Comédie-Française, où il a donné *Parthénice*, autre « à-propos » en un acte. J'esquisse rapidement le sujet de l'œuvre nouvellement éclose.

Richelieu, embarrassé sur le dénouement d'une tragédie de sa composition, a fait demander à Corneille de lui prêter le concours de son talent. Celui-ci arrive au palais, mais il n'est point seul. La fiancée du chevalier de Jars, condamné à mort comme conspirateur, l'accompagne dans le dessein de tomber aux pieds du redoutable cardinal et de lui arracher la grâce du cher coupable. Vain espoir! Richelieu refuse obstinément de voir la jeune fille. Corneille insiste, nouveaux refus; il prie, il supplie, dans de fort beaux vers, ma foi! Le cardinal se fâche et ordonne au poète de s'en tenir au sujet qui l'amène. C'est de ce sujet même que sortira la grâce tant souhaitée ou, du moins, l'occasion de l'obtenir.

Dans sa tragédie, Richelieu, se comparant à Octave, veut faire une Rome grande, puissante, apaisée, et, pour obtenir ce résultat, il entre dans son plan d'effrayer les mutins et de châtier les conspirateurs.

Alors, un trait de lumière traverse l'esprit de Corneille. Repoussant le dénouement de Richelieu comme antipathique à la scène et au public, il lui en soumet un autre qu'il base sur la clémence. Puis, inspiré par la Muse, il déclame devant le cardinal les sublimes tirades où Octave « accable » de ses bienfaits l'homme armé pour sa mort. Richelieu, vaincu par la puissance du génie, admire le dénouement de Corneille qui, par un rapprochement naturel, amène le juge, tout à l'heure inflexible, à pardonner à de Jars :

Emportez cette grâce et faites ce chef-d'œuvre.

Ce chef-d'œuvre, ce sera *Cinna*.

Le plan de M. Émile Moreau est ingénieux; le petit acte est bien conduit, les vers en sont faciles, les combinaisons originales. Mais l'auteur n'a point su garder à Richelieu la langue qui lui est propre, et les expressions familières de celui-ci sentent trop leur XIXe siècle. Que dites-vous, par exemple, de : « J'ai beau me ronger l'ongle », ou de : « Parce qu'une pécore s'avise... », dans la bouche du cardinal ?

Sous le rapport de l'interprétation, rien que des éloges à donner aux artistes.

M. Laroche s'est fait une tête de Richelieu très réussie, et M. Silvain a représenté Corneille avec autant d'âme que de noblesse.

17 juin.

XIII

Les Effrontés. — MM. Delaunay, Gc
Febvre, Truffier, Barré, Laroche
Mmes Édile Riquer, Tholer, Duran

Je ne viens pas vous rendre cc
Effrontés. Ce serait une redite c
me sauriez mauvais gré! Je vou
tout simplement, en ma qualité c
queur du répertoire, quelques im
personnelles sur un événement
importance, puisque la pièce, do
rition sur le théâtre remonte à v
ans, occupe à nouveau l'affich
quatre mois.

Les Effrontés, qui pouvaient p
une témérité d'auteur, alors qu'i
duisirent, n'ont soulevé aucune
leur reprise. Signe que les temp
changé depuis 1861. Si, en effet
nalistes ne sont pas devenus pl
le théâtre a du moins fourni ur
course dans le domaine des ha
des licences de plume. Ce que l'

jadis de diatribe est aujourd'hui considéré comme une satire anodine, et l'attaque, alors taxée d'odieuse calomnie, s'accepte maintenant comme chose tout ordinaire. De là, étonnement du public qui, fort de ses souvenirs, s'imaginait savourer dans la reprise de l'ouvrage les émotions violentes de la première représentation. « Ce n'est que cela, murmurait-il déçu, je croyais la pièce plus corsée! » L'œuvre étant restée la même, c'est notre goût qui a changé sous l'influence inévitable d'une littérature agressive et pimentée.

Si j'analysais *les Effrontés,* je reprocherais à leur auteur d'avoir flétri le journalisme au lieu d'en flageller un indigne représentant. De Sergine, le publiciste honnête que M. Émile Augier oppose aux « faiseurs » Vernouillet et Giboyer, n'est point un adversaire sérieux. C'est un amoureux! Aussi soutient-il mal la cause qu'il représente et sert-il tout uniment de repoussoir aux deux compères dont la mission consiste à nous montrer une presse abominable... Mais, encore un coup, je ne fais point de critique, et puisque l'intérêt capital ne réside pas dans la pièce, je vais le chercher du côté de l'interprétation.

Il est particulièrement curieux de voir

trois des principaux artistes tenir leur rôle de la création et le tenir avec la même verve et la même perfection qu'autrefois.

M. Delaunay a enlevé son Henri Charrier avec la chaleur de sentiment, l'expansion et l'impétuosité de ses éternels vingt ans. Il faut bien le dire encore et toujours le répéter, pas un artiste de la Comédie-Française n'est capable de lutter de jeunesse avec lui!

Mlle Édile Riquer, dont le rôle est assez effacé, n'en joue pas moins avec autant de verdeur que d'attrait le personnage de vicomtesse d'Isigny.

M. Got, lui aussi, a conservé intact le type dans lequel il s'était incarné. Une excellente idée, Giboyer ne pouvant que perdre au changement.

Parmi les nouveaux venus, je nomme M. Truffier, une apparition, et le général Villain, qui n'a point l'air troupier du tout.

M. Thiron ne manque ni de finesse ni de dignité dans le marquis d'Auberive; M. Barré interprète Charrier père avec rondeur et naturel; enfin MM. Febvre et Laroche sont bien : l'un, le Vernouillet fat et impertinent; l'autre, l'aimable amoureux-journaliste que vous vous représentez.

« Mlle Tholer, marquise d'Auberive, est e jolie femme, dites-vous, mais elle le t trop. — Eh! comment voulez-vous 'elle l'ignore? Lui ferez-vous un cri- : d'être de votre avis? — Elle n'étudie ; elle joue d'inspiration! — Qu'im- rte, si l'inspiration est bonne? » J'ai ob- vé Mlle Tholer dans toutes les parties son rôle, et, jalouse ou froide, altière repentante, triomphante ou humiliée, l'ai sans cesse trouvée en situation.

Mlle Durand fait, de jour en jour, des ogrès que je tiens à constater. Elle donne ns le rôle de Clémence une note juste et ie. Aussi l'émotion de la charmante in- nue se communique-t-elle aisément à 1 auditoire.

24 juin.

XIV

L'Ami Fritz. — MM. Got, Febvre, Barré, Coquelin cadet; MMes Reichemberg, Jouassain.

A l'inverse des pièces à tentatives malsaines qu'on nous inflige de toutes parts et qui bouleversent notre conscience artistique, le théâtre de MM. Erckmann-Chatrian rassérène l'âme et entretient notre esprit dans un milieu honnête, dans un courant de sentiments élevés.

C'est ainsi que *l'Ami Fritz* a obtenu, sur notre première scène, un éclatant succès; car, il ne faudrait pas s'y tromper, le goût du public peut bien s'égarer sous une fatale et passagère influence, mais il revient quand même à la juste appréciation du vrai.

Or, la vérité ne se trouve ni chez les romantiques, ni dans l'école dite faussement naturaliste et qui, sous prétexte de peindre la nature, ne nous en montre que

les plaies et les scories. Elle est dans la réalité de l'impression, telle que MM. Erckmann-Chatrian l'entendent en littérature, telle que MM. Jules Breton et Millet la fixent sur leurs toiles.

L'Ami Fritz n'est pas une pièce, à proprement parler, puisqu'il ne renferme ni intrigue ni coups de théâtre. C'est une série de scènes intimes, mais de scènes vécues tant elles sont exactes. Ses personnages n'ont rien d'héroïque; mais ils sont si humains qu'ils existent nécessairement quelque part; que nous les sentons penser et agir, que nous nous asseyons à leur table et qu'ils deviennent tout de suite nos amis. Et maintenant, pour être intimes, les tableaux de MM. Erckmann-Chatrian manquent-ils de noblesse? Pas plus que la nature elle-même d'où rayonnent toutes les poésies : poésie du foyer, poésie de la famille... poésie du drapeau! Car nous sortons d'une représentation de *l'Ami Fritz* plus « Alsaciens » encore que nous n'y étions entrés.

Ajoutons que, pour interpréter l'ouvrage des deux auteurs, les artistes de la Comédie-Française forment un ensemble excellent. La blonde Mlle Reichemberg paraît créée tout exprès pour le rôle poétique de Suzel.

C'est une apparition printanière dans printanier décor du second acte. J'ai souvent M. Got aussi bon, mais je ne jamais trouvé meilleur que dans le pers nage de David Sichel où il est d'une fin et d'une bonhomie à rendre des point son modèle. M. Febvre suit avec une n veilleuse précision toutes les gradations son rôle. Insouciant ou rêveur, sombre jovial, amoureux ou sceptique, il ne c pas un instant d'être le Fritz-Kobus d pièce.

MM. Coquelin cadet et Barré figur d'amusants compères, bons vivants, vi garçons endurcis et qui se chargent agr blement de la note comique. Ils se s fait, pour la circonstance, une tête si dr si expressive, qu'on ne les peut regar sans rire.

Excellente Catherine ! C'est bien là c brave femme de gouvernante qui se dév corps et âme à son jeune maître et se j terait dans le feu pour lui épargner souci. On en trouve le type accompli c Mme Jouassain dont les élans de tendre vous mettent les larmes aux yeux.

Mais je m'aperçois que j'ai fait l'apolo de tout le monde. C'est bien fade, n'est pas ? et vous allez m'en vouloir d'une

tique qui ne critique rien. Je tâcherai de me rattraper une autre fois, mais, aujourd'hui, pas moyen de trouver la petite bête !

1er juillet.

XV

Mademoiselle Du Vigean. — M. Delaunay; Mlle Bartet.

L'ouvrage était primitivement en trois actes. On l'a réduit à un seul, et l'on a bien fait, le sujet n'en comportant pas davantage. Mais on n'a pas diminué le nombre des rôles secondaires, et l'on a eu tort : d'abord parce qu'un seul acte ne justifiait plus un tel déploiement de personnel, ensuite parce que ces allées et venues qui traversent inutilement la pièce éparpillent l'intérêt et nuisent à l'action principale.

Qu'est-ce en effet que l'action telle qu'on nous la présente aujourd'hui ? Le jeune prince de Condé, vainqueur à Rocroi, s'en vient, tout plein de sa gloire et de son amour, déposer ses lauriers aux pieds de Mlle du Vigean. Mais à peine il a pénétré dans l'hôtel de Rambouillet, où se trouve son idole, qu'il est averti des intrigues que la cour trame contre lui. A l'instigation de

Beaufort, que sa puissance inquiète, la régente a résolu de lui enlever le commandement des armées et d'en gratifier M. de Turenne. Alors le bouillant Condé s'indigne, et, dans sa colère, il prend la résolution de quitter la France, de passer dans le camp étranger. Mais il ne partira pas seul. Mlle du Vigean adore le jeune héros, et celui-ci, sans lui faire part de ses projets coupables, la décide à le suivre. Le soir même, il viendra la prendre, et tous deux iront savourer, loin de toute contrainte, le bonheur de s'appartenir.

Dans l'ivresse de son amour, Mlle du Vigean rêve à l'heure bénie de leur réunion, quand Gassion, l'un des officiers du prince, brise d'un seul mot toutes ses espérances. Condé, apprend-il à la jeune fille, l'enlève pour la conduire en Espagne. Le vainqueur de Rocroi abandonne son pays, il trahit la cour; et cependant la cour l'appelle ! Beaufort est en disgrâce, et Mazarin, qui lui a succédé auprès de la reine, s'enthousiasme pour le héros, « le traite de sauveur et d'auguste et l'attend au palais pour lui baiser la main ». Ce qu'il importe donc, c'est de rendre Condé à lui-même, d'éteindre son courroux, d'obtenir qu'il vole à la frontière menacée, enfin d'immoler l'amour à

la patrie. Le sacrifice est immense; cependant Mlle du Vigean l'accomplira. Elle étouffe dans son cœur la passion qui le dévore et, pour être sûre de ne point faillir à sa tâche héroïque, elle se donne à Dieu et se fait carmélite.

Condé revient à l'heure du rendez-vous, mais il trouve la jeune fille transformée. Ce n'est plus d'amour qu'elle lui parle, mais de devoir, et à toutes ses protestations, à ses tendres discours, elle oppose l'image de la patrie. La victoire est à demi gagnée par la sublime enfant. Gassion l'achève en retraçant à l'improviste les dangers auxquels sont exposées les troupes privées de leur chef, et Condé, vaincu à la fin, s'écrie : « Allons prendre Fribourg. » C'est le dernier mot de la pièce.

L'ouvrage est rempli de nobles idées que l'auteur développe dans un langage mâle et inspiré. Ses vers, sauf quelques défaillances, sont vigoureux, énergiques, entraînants; les tirades patriotiques abondent, et le côté viril domine de beaucoup la note sentimentale. En somme, l'œuvre est dramatique, forte et de nature à nous donner, sur le talent de Mlle Simone Arnaud, de hautes espérances. Joignez à cela que le décor de l'hôtel de Rambouillet, avec ses bosquets,

ses charmilles et ses frais ombrages, prête un attrait particulier à la poésie de l'auteur.

Pourtant je veux le dire encore : j'aurais souhaité moins de personnages et plus de recueillement dans cette pièce que remplit tout entière une situation. Voiture, Bassompierre, La Moussaye, Montausier, Tréville, sont des figures au moins inutiles qu'il eût été bien de supprimer.

Un détail de mise en scène que je signale comme puéril. Pourquoi le vestibule de l'hôtel s'illumine-t-il à l'instant où Mlle du Vigean cède la place à Gassion ? Cette flamme d'apothéose, qui encadre les deux personnages et le bout du nez d'une carmélite, est bonne tout au plus pour les féeries.

L'acte de Mlle Arnaud ainsi réduit à ses justes proportions, je constate que M. Delaunay et Mlle Bartet l'ont supérieurement joué.

M. Delaunay, avec sa chevelure blonde et sa moustache naissante, a vingt ans, pas un jour de plus. Mlle Bartet, sous son costume bleu clair et sa coiffure à la Sévigné, est ravissante de grâce et de distinction. Comme passion, comme ardeur, comme sincérité d'exécution, les deux grands ar-

tistes sont dignes l'un de l'autre et se
voient la réplique avec un tact parf
Nous admirons la souplesse des moy
de ce merveilleux jeune premier que n
trouvons, dans le rôle de Condé, supe
d'emportement et de fougue amoureuse.

Nous sommes à la fois charmés et fasci
par Mlle Bartet, qui rend avec des fines
exquises son double personnage d'ama
et de patriote. Elle a des cris qui von
l'âme, des gestes d'une autorité irrésistib
et, quand on s'interroge après la pièce,
confesse que Mlle du Vigean, grâce à
interprète, est adorable de sentiment et
blime d'héroïsme.

8 juillet.

roi. — MM. Mounet-Sully, Maubant, n, Laroche, Dupont-Vernon, Villain; Lerou, Martin, Frémaux.

osera vanter les progrès de l'art dra- e en sortant d'une représentation *e roi?* Il y a deux mille trois ans que Sophocle a conçu cette vraiment épique, et nos géné- actuelles l'écoutent frémissantes on, comme si l'action, vécue par os modernes, se fût passée de nos

ocle est né quatre cent quatre-vingt- ans avant Jésus-Christ, et telle est aissance du cœur humain, telle se sa science du théâtre, avec ses gra- et ses nuances infinies, qu'il a des chefs-d'œuvre éternellement et parmi eux *Œdipe roi,* le plus de tous, selon Aristote.

ommencement de la pièce, on le sait, s thébain est assis sur le trône de

Laïus, comblé d'autant de prospérités qu'u mortel peut en rêver ici-bas. Jocaste, so épouse, le chérit; ses enfants font sa gloi et son orgueil; le peuple, qu'il a sau jadis, l'adore, et un fléau s'étant abattu su l'antique cité, c'est lui-même que les Thé bains implorent à genoux. Tant de gran deur éblouit nos yeux, et pour lui serv de cadre, la ville superbe dresse devan nous ses temples et ses palais gigantesque

Mais si Sophocle, dans son génie, imaginé toutes ces gloires et cette majes rayonnante de sérénité, c'est qu'il veu rendre plus terrible le contraste du der nier tableau; car le demi-dieu est marqu d'un signe fatal. Victime d'une horribl destinée, il roulera d'abîme en abîme jus qu'au fond du gouffre qui l'engloutir Ce prodige de misères et d'infortunes sur humaines, le cinquième acte nous le dé couvrira dans Œdipe assassin de son père époux de sa mère et frère de ses propre enfants. Et, devant le tableau déchirant d ce criminel inconscient qui s'exile d royaume dont il est devenu l'opprobre e la honte, de cet époux dont la femm vient de se frapper de mort en sa pré sence, de ce père ravi aux caresses de se enfants, de cet homme, enfin, qui se priv

volontairement des divines clartés du soleil, on est saisi de stupeur, et la pitié arrache des pleurs aux plus insensibles.

En face d'un chef-d'œuvre de cette puissance, et quand on se retrace par la pensée la mise en scène grandiose du théâtre antique, il semble qu'*Œdipe*, transporté à la Comédie-Française, doive perdre de son caractère. Il n'en est rien, grâce à un habile agencement des décors ; grâce à la traduction de M. Jules Lacroix qui, pour être littérale, n'en a pas moins la limpidité, le tour facile d'une œuvre originale ; grâce, enfin, à la musique de M. Membrée, qui s'adapte bien aux paroles dont elle rend l'impression avec une suprême justesse.

Quant à l'interprétation, elle est la même que l'an passé, à l'exception de M. Villain, qui remplace M. Richard dans le messager de Corinthe, et de Mlle Frémaux qui supplée Mlle Rosamond dans l'emploi d'une jeune fille thébaine.

MM. Maubant, Silvain, Laroche et Dupont-Vernon tiennent leur rôle avec la même autorité, le même talent qu'à la dernière reprise.

Mlle Lerou, toujours nerveuse, presque fatale, rend le personnage de Jocaste avec

une passion véritablement tragique. Mlle Martin possède une voix harmonieuse et chaude qui donne une saveur toute particulière aux strophes qu'elle récite; Mlle Frémaux s'est montrée seule inférieure à son emploi.

Je ne serai pas accusé de partialité en faisant de M. Mounet-Sully un éloge absolu. Maintes fois j'ai regretté, chez cet artiste, la solennité un peu emphatique du geste et de la diction. Mais ce défaut se transforme ici en qualité réelle. M. Mounet-Sully a été superbe, et c'est de tout cœur que je me suis associé aux ovations qu'on lui a faites.

En un mot, j'ai suivi la représentation d'*Œdipe roi*, avec une admiration enthousiaste, que n'a point amoindrie le jeu de ses interprètes modernes.

22 juillet.

iselles de Saint-Cyr. — MM. Coquelin,
, Le Bargy; Mmes Reichemberg, Bar-

us brillants artistes de la Comédie-
s ont figuré dans *les Demoiselles*
-Cyr, tant à la première appari-
la pièce, qui eut lieu le 25 juil-
, que dans ses nombreuses re-

d'abord, à la création, l'incompa-
ignier qui mit au service de Du-
es qualités exceptionnelles de son
c et incisif. Il tint l'emploi du-
cinq premières séries de repré-
ıs, et, disons-le en passant, il con-
our sa part d'auteur, au succès de
:. La pièce, en effet, avait semblé
à l'origine. M. Régnier engagea
e Dumas à supprimer un acte et
ıit des remaniements que l'écri-
:uta de bonne grâce.

Ce fut aussi la jolie Anaïs Aubert dont les yeux de gazelle enflamment encore, de souvenir, les vieux abonnés de l'orchestre. Mlle Anaïs n'était plus jeune quand elle mit à la scène la sémillante Louise ; mais, créée pour les rôles d'ingénue, elle devait les remplir jusqu'à la fin avec un même charme et un même enjouement.

Je n'oublie pas Mme Plessy-Arnould qui, à cette époque, s'appelait Mlle Plessy tout court. Plus voisine de nous que la précédente, la délicieuse artiste n'avait pas vingt-quatre ans lors de « la première » des *Demoiselles de Saint-Cyr*. On se rappelle encore son regard caressant, ses façons un peu minaudières, sa voix qui tirait de certaines notes aiguës je ne sais quelle saveur spéciale et mordante, enfin sa bouche mignonne qui, suivant l'expression de Jouvin, « avait si peur de paraître grande, qu'elle se mangeait elle-même aux extrémités ».

Ce fut enfin l'acteur Firmin, dans le rôle de Roger, et l'on ne pouvait faire un meilleur choix, personne n'ayant plus d'élégance et ne portant mieux que lui l'habit de cour.

Vinrent ensuite M. Delaunay, auquel

l'emploi secondaire du duc d'Anjou fut redevable d'un éclat tout particulier; Mlles Augustine et Madeleine Brohan, qui, d'après les journaux du temps, furent applaudies « à tout rompre ».

Mais à quoi bon poursuivre cette revue rétrospective? Elle n'aboutirait qu'à établir l'infériorité des représentations actuelles sur l'ancienne interprétation! Mieux vaut déclarer sans retard que, malgré le jeu spirituel et fin de Mlle Reichemberg, malgré les charmes sympathiques de Mme Barretta, le présent n'est point à la hauteur du passé.

M. Le Bargy est un gentil duc d'Anjou, mais il manque d'initiative.

M. Worms, dont la distinction est parfaite et la tenue d'une correction irréprochable, n'est point du tout l'aimable libertin que nous nous figurons dans Roger. Il est froid, grave, paternel et d'un sérieux qui frise l'austérité.

Enfin, M. Coquelin, avec son incontestable génie de la scène, force la note comique et ne saurait faire oublier M. Régnier, dans le personnage de Dubouloy.

Ces diverses critiques me conduisent-elles à répudier comme mauvaise la reprise des *Demoiselles de Saint-Cyr* en

1883 ? Nullement. Telle qu'elle est, je la trouve acceptable ; mais il ne faut pas regarder en arrière.

29 juillet.

XVIII

L'Épreuve. — MM. Prudhon, Truffier, Coquelin cadet; Mmes Muller, Thénard, Kalb.

L'Épreuve compose, avec *le Jeu de l'amour et du hasard, les Fausses Confidences* et *le Legs*, la presque totalité des pièces de Marivaux inscrites au répertoire : de « Monsieur » Marivaux, porte le Programme, comme si l'auteur était notre contemporain.

Tu retardes d'un siècle et demi, mon pauvre Programme, et *l'Épreuve*, que tu crois d'hier, fit son apparition sur le Théâtre-Italien, le 9 novembre 1740, avec la fameuse Sylvia comme principale interprète. Ce renseignement pour toi, ami Programme, et sans doute pour quelques-uns de tes lecteurs ; car on connaît peu nos classiques aujourd'hui, et leurs chefs-d'œuvre touchent beaucoup moins le public que les cascades de Mlle Niniche ou de Mlle Nitouche. C'est un tort, et, sans vouloir dénigrer les nouveaux venus, il est

permis d'affirmer que Marivaux a bien s
valeur, lui qui créa un genre au théâtre e
dont l'esprit n'a pas vieilli.

J'ai vu *l'Épreuve* dix fois, je la reverrai
vingt fois encore avec le même plaisi
tant le sentiment en est juste, le dialogu
divertissant, l'originalité piquante. Et c
pendant, à l'exemple des autres comédies d
Marivaux, la pièce ne renferme ni intrigu
ni aventures ; elle est toute dans la guerr
d'escarmouche que se font les amant
« dans ce manège, dit Sainte-Beuve, ce t
tillonnage bien mené et semé d'accident
gracieux qui plaît aux esprits délicats ».

Lucidor-Prudhon aime Angélique-Mulk
et il a dessein de l'épouser. Mais, avant l
mariage et pour s'assurer de son amou
il la fait *éprouver* par Frontin-Truffier, so
valet, qu'il habille en grand seigneur pou
la circonstance. Reste un certain Blais
Coquelin, fort épris des écus d'Angéliqu
Bah ! ce soupirant-là n'est pas à craindre,
Lucidor le désintéressera moyennant dou
mille livres qui lui seront payées à la seul
condition de se faire refuser par sa bell
Une mère marieuse, Mme Argante-Th
ard, et une gentille soubrette, Lisette-Kall
complètent la liste des personnages.

Les artistes de la Comédie-Française o

très galamment enlevé ce petit acte, et, sauf M. Prudhon, que son air grave et sa mise sérieuse font ressembler au précepteur plutôt qu'à l'amant d'Angélique, tous sont dans le ton de l'ouvrage.

Mlle Thénard est tout à fait nature dans les querelles qu'elle cherche à sa fille.

Mlle Kalb et M. Truffier jouent avec beaucoup d'humour la scène où Frontin se défend de connaître Lisette.

M. Coquelin K. D. (pardon, le mot est de lui) est amusant au possible sous les traits de Blaise. Il a des élans, des étonnements, des réticences amoureuses qu'expriment avec un rare bonheur ses jeux de physionomie.

Je ne puis voir Mlle Muller sans songer à un pastel de Latour. De plus, Mlle Muller a toutes les candeurs et toutes les grâces mignonnes de l'ingénue. C'est une jolie actrice, et, ce qui vaut mieux, une artiste de talent !

Maintenant, cher Lecteur, excuse-moi si j'ai consacré cet article à un « lever de rideau ». Je suis de l'avis de Boileau en ceci comme en beaucoup de choses :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

5 août.

XIX

1° *Le Village.* MM. Barré, Dupont-Ve
Mmes Granger, Amel. — 2° *Le Bou*
MM. Prudhon, Boucher ; Mlle Broisat.

Je rendais compte, l'autre jour, de la
mière représentation de *Mademoisell*
Vigean ; il importe, cette fois, de
quelques mots des deux pièces qui lui
vaient de cadre : *le Village,* de M.
tave Feuillet, en lever de rideau, e
Bougeoir, de Clément Caraguel, en fi
spectacle.

Tout le monde connaît cette fine é
de mœurs intitulée *le Village.* Un v
garçon s'égare dans un intérieur b
geois dont le tranquille bonheur lui
pitié d'abord ; il y vient pour enlever
ami à la vie conjugale, à la monot
du coin du feu, et c'est lui, finalement,
demeure ; séduit par la famille et su
gué par les vertus d'une obscure pro
ciale. Ce chef-d'œuvre d'observation é
généralement apprécié du public, il

ıffit de parler de l'interprétation que ɯusse souhaitée sans défaut, comme la .ère. M. Barré y est délicieux de rondeur de bonhomie. Attendrissant dans les :ènes émues, comique dans les autres, ›n naturel ne se dément pas un instant. me Granger est bien l'excellente femme ɔnt M. Octave Feuillet nous a décrit le ıractère, et Mlle Amel a enlevé son rôle e Marianne avec un entrain fort divertis- ınt. Mais M. Dupont-Vernon, dans le per- ɔnnage de Rouvière, le vieux garçon, a étruit l'harmonie de l'ensemble et, pour ɔntinuer la métaphore, il a détonné d'un out à l'autre de la pièce. Il crie, tem-ête, gesticule, comme s'il jouait un mélo- rame, et le spectateur comprend d'autant ıoins ce tapage qu'il s'agit ici de scènes ɔut intimes que l'acteur doit rendre dans .ne gamme très modérée.

Ensemble absolu, au contraire, dans ce ›adinage mondain, dans cette agréable ›luette que Caraguel a intitulée *le Bou- ·eoir*. M. Prudhon, assez froid d'ordinaire, joué son Lucenay avec une gaieté et une listinction parfaites; Mlle Broisat a été ex- ɪuise de tenue, d'esprit et d'élégance. Mais, des trois interprètes de l'ouvrage, elui qu'il convient de louer le plus est

M. Boucher, cet amoureux transi qui c
promet la femme aimée, et ne sait ni
répondre, ni la tirer du mauvais pas o
l'a jetée. M. Boucher a rempli le rôle a
une telle finesse qu'il a pu échapper au
dicule et, sans sortir de son emploi, re
aux yeux du public, ce qu'il est toujou
un charmant artiste.

12 août.

XX

Le Demi-Monde. — MM. Delaunay, Thiron, Febvre, Laroche; Mmes Tholer, Kalb, Riquer, Durand.

Quand, jadis, il s'est agi de transporter le *Demi-Monde* sur notre première scène, les purs de l'époque firent la grimace, prétendant que la pièce n'y serait pas du tout à sa place. Aujourd'hui on se montre plus accommodant. Est-ce la faute de MM. de Courcy, Meilhac et autres profanateurs du temple? Peut-être bien. En tout cas, le public de la Comédie-Française s'est peu à peu départi de son respect pour la tradition; son goût s'est tout doucement habitué aux mets pimentés, et je ne m'étonnerais pas de voir, un de ces soirs, M. Zola prendre droit de cité dans la maison de Corneille et de Racine.

Ce serait certes aller loin, et, pour mon compte, j'estime que l'accès de notre grand théâtre national doit être impi-

toyablement interdit au trottoir, voire même au quart de monde : c'est déjà trop d'y admettre le demi !

En ce qui touche la pièce de M. Dumas, il y a bien des circonstances atténuantes. La forme en est légère, indépendante, mais c'est une étude de mœurs très fouillée. Un coin de notre vie sociale y éclate en pleine lumière ; enfin le cœur humain, ou plutôt l'absence de cœur, s'y montre dans sa décevante réalité. Le rôle d'Olivier de Jalin manque de vraisemblance, c'est incontestable, et les impertinences de ce frondeur le feraient jeter à la porte du dernier salon interlope. Mais ses reparties sont si vives, ses mots si spirituels, qu'il charme l'attention et désarme la critique. C'est du moins mon impression personnelle. A la vérité, M. Delaunay tient le personnage, parfaitement secondé par la jolie Mlle Tholer. Et puisque, sans y penser, j'en suis venu à l'interprétation de l'ouvrage, j'ajout que Mlle Kalb brûle les planches et qu Mlle Durand joue Marcelle avec auta d'âme que de naturel.

Faire l'éloge de M. Thiron est pres un lieu commun ; je dois pourtant avo qu'en tant que marquis il manque prestige. M. Febvre est un Nanjac cas

et passablement impérieux. Le rôle le veut ainsi ! D'accord ! Mais pourquoi forcer la note ?

M. Laroche nous récite les malheurs conjugaux de Richond sur un petit ton endormi qui nous laisse assez indifférents. Et puis ! Et puis ! ! que de lacunes dans les mémoires ! Je signale de fréquentes défaillances chez Mlle Riquer, chez M. Thiron et chez M. Laroche. Dame, il fait si chaud ! c'est une excuse.

19 août.

XXI

Le Supplice d'une Femme. — MM. Laroche, Garnier ; Mmes Dudlay, Amel, la petite Aumont.

Reprendre *le Supplice d'une Femme* par trente-deux degrés de chaleur était, de la part de M. Émile Perrin, une audace qui pouvait tourner mal. Mais tout réussit à l'heureux directeur de la Comédie-Française et il a fait « le maximum ».

Mlle Dudlay, dans le rôle écrasant de Mathilde, a été héroïque de courage. Sous le double feu de la rampe et de la salle transformée en fournaise, elle a trouvé des accents si pathétiques, si convaincus, que les moins sensibles ont pleuré. Rappels, acclamations enthousiastes, rien n'a manqué au triomphe de la charmante artiste qui a mis au service de Mathilde ses éminentes qualités de tragédienne.

Mlle Amel possède une physionomie piquante, spirituelle, qui donne une saveur particulière au personnage de Mme Larcey, et la gentille enfant à laquelle est confié le

rôle de Jeanne le débite avec un entrain de grande personne et une justesse d'impression tout à fait plaisants.

M. Alvarez-Garnier est, de mouvements, un peu brusque, et, de formes, assez grêle. Bah ! Il grandira, car il est Espagnol !

M. Laroche, calme par tempérament et grave par habitude, sait être dramatique aux instants convenables ; c'est un Dumont très réussi.

En somme, interprétation de beaucoup supérieure à la pièce dont je n'ai jamais compris l'héroïne. Singulier caractère, à mon sens, que cette femme adultère par amour... conjugal !

26 août.

XXII

L'Aventurière. — MM. Febvre, Silvain, Le Bargy, Martel, Leloir; Mmes Barretta, Tholer.

La dernière représentation de *l'Aventurière* a été la soirée aux accidents.

Premier acte : M. Febvre manque son entrée.

Second acte : la toile refuse de tomber.

Troisième acte : une lourde dague et un fauteuil, par esprit de contradiction sans doute, tombent avec un fracas formidable.

Au demeurant, la meilleure représentation du monde.

Les vers de M. Émile Augier sont heu reusement sortis sains et saufs du désarr général, et MM. les artistes de la Coméd Française leur ont conservé à la fois t leur esprit et tout leur sentiment. M. vain qui, entre parenthèses, a le talen bien dire, s'est tiré à son honneur du emploi de Dario, un rôle si petit, en

que je le mentionne en premier, dans la crainte de l'oublier.

Mme Barretta nous a montré une Célie charmante dans ses expansions amoureuses, énergique dans ses indignations d'honnête fille. Je ne regrette que son costume qui l'avantage beaucoup moins que son rôle. Je passe à son gentil soupirant, M. Le Bargy, dont la candeur et les étonnements ingénus sont bien faits pour toucher son cœur, et j'arrive à Mlle Tholer, l'étoile de la pièce, l'aventurière aux séductions irrésistibles, dont les coquetteries et les charmes n'ont point de peine à triompher des scrupules, voire même des instincts aristocratiques du pauvre Monte-Prade (M. Martel). Dame, mettez-vous à la place du barbon !

Je ne me figure pas du tout Fabrice tel que le présente M. Febvre. Je veux bien que la vertu ou plutôt la satiété aient calmé l'ancien viveur, mais il doit lui rester quelque chose de son caractère insouciant, impétueux et railleur. Or, M. Febvre fait de Fabrice un personnage froid, sérieux, doctoral, presque grognon.

Au contraire, M. Leloir est un Don Annibal parfait de la tête aux pieds, des chausses à la coiffure ; il s'est composé

un personnage auquel la plus minutieuse critique ne trouverait rien à reprendre. On sait d'ailleurs avec quel respect M. Leloir traite son art. Aucun détail n'échappe à son étude. Aussi devons-nous, en toute circonstance, rendre hommage à son zèle et signaler ses succès.

2 septembre.

XXIII

Le Chandelier. — MM. Thiron, Le Bargy, Truffier, de Féraudy, Dupont-Vernon ; Mmes Tholer, Martin.

Qu'est-ce qu'un chandelier ? Vous le savez comme moi et il me suffira de rappeler que, dans la comédie d'Alfred de Musset, le rôle de cet objet allégorique, qui éclaire les amours de Clavaroche et de Jacqueline, est tenu par le doux Fortunio, crédule enfant, que la flamme éblouit d'abord, et qui finit par se brûler les doigts à sa propre chandelle.

M. Le Bargy a rendu le personnage avec beaucoup de charme et de sentiment. Il a été attendrissant dans la scène d'amour du premier acte ; pathétique dans son monologue du troisième acte ; irrésistible, alors que, humble et soumis aux pieds de celle qui lui a brisé le cœur, il lui murmure d'une voix plaintive : « A quoi suis-je bon, grand Dieu ! sinon à vous donner ma vie ?... Depuis hier je suis assis à terre

et je me frappe la tête et le front... Que vous ai-je fait, Jacqueline ? »

Il faut avouer aussi que Mlle Tholer, belle à ravir en *grande coquette,* a tout pour l'inspirer. Elle aussi rend avec une émotion communicative les nuances de son emploi. Impatiente et boudeuse avec son mari, nerveuse avec son amant, elle se laisse peu à peu toucher par la passion de Fortunio, et c'est de toute son âme qu'elle se donne à lui dans ces paroles : « Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es ; qu'il faut que tu me pardonnes ou que je meure, et que je te le demande à genoux ! »

Clavaroche, galant à bonnes fortunes, qui enlève les cœurs à la pointe de son épée et de sa moustache, est joué avec trop de sécheresse et de raideur par M. Dupont-Vernon.

Mlle Martin, MM. Truffier et de Féraudy, paraissent à peine dans l'ouvrage ; les mentionner me semble donc suffisant.

Quant à M. Thiron, c'est un maître André désopilant, et la scène où il chante : « Amis, buvons, buvons sans cesse », est tout bonnement un chef-d'œuvre de haut comique.

9 septembre.

XXIV

Les Précieuses ridicules. — MM. Coquelin aîné, Coquelin cadet, Garraud, Boucher, Davrigny, Villain, Roger; Mmes Samary, Kalb, Frémaux.

Ne croyez pas que les Pyrénées et ces pics grandioses parmi lesquels je voyage depuis huit jours me fassent oublier mes devoirs de chroniqueur et mon amour pour ma chère Comédie-Française. Je suis resté ce que vous me connaissez, c'est-à-dire un admirateur passionné de nos classiques et un critique très modeste mais très convaincu de leurs interprètes.

Voilà pourquoi le souvenir de la dernière soirée à laquelle il m'a été permis d'assister m'accompagne dans mes excursions lointaines, et pourquoi aussi j'en retrace à la hâte quelques impressions.

Il s'agit des *Précieuses ridicules,* un chef-d'œuvre de Molière, que, ma foi, les *artistes français* (comme on les désignait jadis) ont merveilleusement rendu.

Je ris encore de l'inimitable Mascarille-Coquelin se pelotonnant dans son grand fauteuil et roulant sa tête ébouriffée de matou sur l'épaule de Cathos et sur le bras de Madelon. L'heureux gaillard ! comme il ronronne et ferme amoureusement les yeux !

M. Coquelin cadet est bien drôle aussi dans le personnage de Jodelet. Mais je ne sais aucun artiste mieux prédisposé à l'emploi de *père* que M. Garraud. C'est bien là le bon et bedonnant Gorgibus de Molière.

MM. Boucher et Davrigny ont un si petit rôle qu'il n'est presque rien à en dire. MM. Villain et Roger se produisent moins encore, et je n'en parlerai pas plus que de Mlle Frémaux, dans le personnage à peine indiqué de Marotte.

Réservons pour la bonne bouche Mlle Kalb et Mme Samary qui, sous les traits de Cathos et de Madelon, sont fort séduisantes : Mlle Kalb, avec les grâces que vous lui connaissez ; Mme Samary avec cette rayonnante jeunesse et ce rire si gentiment perlé, que ni le gai soleil de nos Pyrénées ni ses sources aux cascades argentines ne sont capables de faire oublier.

23 septembre.

XXV

Ruy-Blas. — Premiers débuts de Mlle Brindeau

Quel singulier système inaugurent aujourd'hui certains critiques ! Une débutante a-t-elle, suivant eux, un défaut ? « Vite, lui disent-ils, quittez pour un temps le théâtre, Mademoiselle, et allez vous perfectionner dans le silence de la retraite. » Un étrange moyen, en vérité, de familiariser l'artiste avec son public et avec la scène spéciale où elle se produit ; un procédé merveilleux pour la corriger d'une timidité, certes bien naturelle, quand il s'agit de faire son apparition sur notre premier théâtre national et de s'en concilier les arbitres !

Loin de partager l'avis de ces messieurs, j'inviterai tout au contraire Mlle Jeanne Brindeau à demeurer dans une maison où ses talents lui marquent une place honorable, et dont les familiers lui ont prouvé dès aujourd'hui leur sympathie.

De taille avantageuse, de tournure élégante et de physionomie expressive, la débutante possède toutes les qualités d'une femme charmante. Peut-être on m'objectera que son genre de beauté ne la prédisposait point à un rôle d'Allemande. Car, il ne faut pas l'oublier, doña Maria est fille de l'électeur de Neubourg. Ce n'est point moi, en tout cas, qui réclamerai, préférant de beaucoup le teint mat et les yeux noirs des Espagnoles aux formes exubérantes des fades Bavaroises. Mais le physique est ici la question secondaire, j'arrive à *Ruy-Blas* où Mlle Jeanne Brindeau, chargée du personnage important de la reine, a témoigné d'une réelle valeur.

Je cite d'abord, dans la scène du prie-Dieu, l'instant où, se détournant de la madone, elle saisit la lettre de Ruy-Blas et s'écrie, suppliante : « Oui ! je vais la relire une dernière fois ! Après, je la déchire ! » La débutante a trouvé pour ces paroles des accents si émus, si pénétrants, que la salle a éclaté en bravos.

Une autre situation du même acte mérite d'être notée parce qu'elle appartient à un genre tout différent. C'est la scène où la reine expédie don Guritan à Neubourg, afin d'empêcher son duel avec Ruy-Blas.

Le dialogue, coupé de monosyllabes, y est d'une difficulté particulière, que Mlle Brindeau a su trancher en le disant avec autant de verve que de finesse. Néanmoins, la note dramatique domine d'une façon incontestable chez la débutante. Sa voix est grave et mordante aux instants pathétiques, et sa prononciation acquiert une saveur spéciale dans les scènes d'amour. Impossible de rendre l'impression ressentie alors qu'au troisième acte elle murmure à Ruy-Blas : « Ah! parle! ravis-moi! jamais on ne m'a dit ces choses-là! » Ce troisième acte a, du reste, été un succès pour la nouvelle artiste que le public n'a pas manqué de rappeler.

Le cinquième acte de *Ruy-Blas* est d'un romantisme tel qu'il est difficile d'en ramener l'interprétation aux règles ordinaires du théâtre. Pourtant je dois constater que Mlle Brindeau, par crainte sans doute de tomber dans la déclamation, a manqué ses effets. Les cris : « Juste ciel!... Que dit-il!! Jamais!!! » ont sonné absolument faux. Ces exclamations, qui sont l'*ut* de poitrine du tragédien, et qu'excelle à pousser M. Mounet-Sully, trouvent Mlle Jeanne Brindeau peureuse et inhabile. Faible imperfection, après

tout! Que Mlle Brindeau prenne confiance et travaille son *ut* au milieu de nous. Point n'est besoin pour le conquérir de s'enfermer dans la retraite. Il viendra, je le lui affirme, et les qualités de la débutante sont assez nombreuses pour donner au public la patience de l'attendre.

25 novembre.

XXVI

Mademoiselle de Belle-Isle. — Seconds débuts de Mlle Brindeau.

Je n'ai rempli que la moitié de ma tâche en vous parlant de la représentation de *Ruy-Blas*. Mlle Brindeau s'est montrée successivement dans le drame en vers et dans la haute comédie; dans un rôle passionné et dans un rôle sentimental: c'est donc sous ces deux aspects qu'il convient de la juger.

Et d'abord, avouons que si, dans l'une et l'autre pièce, la mission de remplacer l'exquise Mlle Bartet semblait délicate, la débutante avait particulièrement à redouter, dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, le voisinage de M. Delaunay, un charmeur qui captive presque exclusivement le public, et de Mlle Tholer, une capiteuse marquise dont le dialogue est un feu d'artifice d'esprit et dont les épaules constellées de diamants ne laissent pas que d'impressionner le spectateur.

J'ajoute que le *Væ victis* des anciens trouve son application au théâtre comme dans la vie réelle. Or, Mlle de Belle-Isle est une vaincue de la destinée, à laquelle il ne manque aucune épreuve.

Exposée, sans défense, aux intrigues d'une cour dissolue où elle vient implorer la grâce de son père, elle y est outragée par Richelieu, trompée par une coquette, flétrie et répudiée par le chevalier d'Aubigny, son fiancé, qui se fait son plus terrible accusateur.

Enfin, détail important à la scène, le vêtement de Mlle de Belle-Isle éteint la pauvre artiste condamnée à le subir. Il est noir, ingrat, et fait tache au milieu des élégances raffinées des autres costumes.

Pour Mlle Jeanne Brindeau, cependant, ce costume maussade s'est trouvé presque un avantage, en ce que, loin d'en être amoindrie, la gracieuse comédienne a su le rehausser par sa distinction native et les charmes d'une physionomie en parfaite concordance avec son emploi.

J'ai lu qu'on reprochait à la débutante de ne pas avoir assez accentué le rôle. La critique me semble d'un à-propos fort discutable. Mlle de Belle-Isle est une jeune fille douce, résignée, un peu craintive

même, que son amour pour son père a pu seul déterminer à une démarche hardie.

C'est précisément ce qu'a bien compris Mlle Jeanne Brindeau qui, dans les scènes les plus dramatiques, a évité toute exagération, et ne s'est pas départie de la réserve et de la dignité calme qui sont vertus inhérentes à son personnage. Deux fois l'indignation soulève son âme, mais elle l'exprime par un regard, une attitude plutôt que par des gestes violents ou des éclats tapageurs.

Même tact et même justesse d'impression dans les autres parties du rôle dont la débutante observe toutes les nuances.

J'aurai enfin donné le fond de ma pensée quand j'aurai dit, en dépit de la critique, que Mlle Jeanne Brindeau s'est absolument identifiée avec son modèle, et qu'il serait difficile de peindre Mlle de Belle-Isle sous des traits plus fidèles et plus émouvants.

9 décembre.

XXVII

1° *Une Matinée de contrat* (1re représentation). MM. Silvain, Le Bargy, Leloir; Mmes Lloyd, Muller. — 2° *Le Menteur*. Débuts de M. Henri Samary.

Mlle Muller, l'Ingénue-Bijou, a été charmante de grâces mignonnes, et M. Le Bargy a paru créé tout exprès pour elle. Ce sont des fiancés assortis, de ceux-là qu'on accueille, à l'église, par un murmure flatteur et dont on dit sur leur passage : « Le gentil petit couple ! » Mlle Lloyd, grave et digne personne, est une comtesse accomplie. M. Leloir, un riche industriel, se comporte en beau-père quelque peu fantaisiste. Enfin M. Silvain, très gourmé, a la double excuse de représenter un grand seigneur russe et diplomate.

Le nom de la pièce? *Une Matinée de contrat*... Je l'avais oublié. L'analyse ? Elle sera aussi courte que le sujet le commande.

Valentine Morisset va épouser le petit comte de Géry, en faveur duquel Walanof

obtient un poste diplomatique à Odessa. On partira donc après la noce. Mais la comtesse de Géry veut accompagner le futur ménage. Vous entendez : la belle-mère ! Un point noir, une tache dans la lune... de miel ! Aussi Valentine imagine-t-elle un ingénieux complot. Aidée de son fiancé, elle mariera ensemble les beaux-parents, et, Mme de Géry une fois dans les bras de l'heureux Morisset, le jeune couple s'envolera librement vers les rives lointaines où ne le suivront pas les gênantes assiduités de la comtesse. « Bien joué, Marguerite ! » dirait ce pauvre Frédéric Lemaître.

Vous réclamez : « L'auteur ! » cela se fait après toutes les pièces, bonnes ou autres. Eh bien ! la comédie que j'ai eu l'honneur de vous présenter est de M. Desvallières, un talent encore vert qui demande à mûrir.

Après le jeune auteur, le jeune comédien. M. Henri Samary faisait ses débuts dans *le Menteur*, le soir même où se donnait la première représentation d'*Une Matinée de contrat*.

Inspiré sans doute par le grand Corneille, qu'il interprétait, il voulait « un coup de maître pour son coup d'essai ».

Le rôle de Dorante est, en effet, l'un des plus épineux du répertoire. M. Samary, qui ne l'ignorait pas, l'a travaillé avec toutes les ardeurs d'un néophyte, et le succès a pleinement couronné ses efforts. Le débutant n'a pas eu de défaillance. Son jeu a été vif, varié, spirituel, et, ce dont il faut surtout le féliciter, sa verve ne s'est point égarée dans ces élans intempestifs qu'on pouvait craindre chez un novice. J'ajoute que M. Henri Samary possède une tournure élégante, et qu'il a, dans les traits, beaucoup de ressemblance avec sa sœur. Une raison de plus pour compter sur les sympathies du public.

16 décembre.

XXVIII

Le Misanthrope. — Débuts de Mlle Marsy.

J'ai lu dans plusieurs comptes rendus que, depuis Mlle Mars, pas une actrice n'avait joué le rôle de Célimène avec la perfection qu'y apporte la débutante. Cela ferait croire aux noms prédestinés. Mars, Marsy, n'est-ce pas tout un? Dans l'impossibilité où je suis d'établir la comparaison, n'ayant point vu Mlle Mars, j'estime qu'il est impossible de tenir le personnage avec plus d'autorité que Mlle Marsy.

En songeant, d'une part, aux dix-huit ans de la débutante, et, de l'autre, à son récent prix au Conservatoire, je redoutais pour elle les influences de l'école, de cette implacable routine, qui tue souvent l'originalité ou, tout au moins, la paralyse pour un temps chez les jeunes artistes. Je me trompais! Mlle Marsy a essuyé le feu de la rampe et abordé pour la première fois

la scène avec une crânerie et une indépendance d'allures dignes des plus aguerries. C'était là une hardiesse capable de compromettre bien des débuts. Pour Mlle Marsy, que la confiance en ses talents dispense sans doute d'être modeste, l'entreprise obtint un succès qui ne tarda pas à se transformer en triomphe.

Étonnés tout d'abord de cette originalité singulière, gênés par cette imperturbable assurance qui leur faisait craindre à chaque instant une chute, les spectateurs suivaient avec une curiosité inquiète les moindres gestes, les plus petites intonations de la nouvelle Célimène. Mais ils s'aperçurent bientôt qu'elle possède d'instinct la juste appréciation des nuances, et que, partant, elle devait rendre les divers traits de son *caractère* avec autant de sincérité que de sûreté d'exécution. Ses accents n'étaient point notés d'avance, ils étaient trouvés. Et, comme la nature l'emporte toujours sur une imitation, si parfaite que soit celle-ci, chacune de ses trouvailles pénétra d'enthousiasme le public, qui ne cessa plus d'applaudir.

Parmi les répliques les mieux goûtées, je citerai au hasard les trois « Je le veux » de Célimène à Alceste, dans la quatrième

scène du second acte, alors que celui-ci menace de quitter la place; le vers :

Eh bien! allez, sortez; il vous est tout loisible,

scandé avec l'incrédulité ironique d'une femme sûre de son empire ; enfin les mots : « Vous vous moquez, je pense », que Mlle Marsy souligne d'un regard délicieusement impertinent.

Parmi les scènes enlevées avec le plus de brio, j'indiquerai celle « des fauteuils »; la querelle entre Célimène et Arsinoë, qui valut le premier prix à Mlle Marsy lors du dernier concours au Conservatoire; puis, et surtout, la situation du cinquième acte, où la coquette démasquée essuie les reproches de ses quatre soupirants.

Cette dernière scène est délicate en ce qu'elle doit se lire tout entière dans la physionomie de l'actrice, qui écoute presque sans répondre, et notre jeune comédienne y déploie une vérité, un tact surprenants.

Pour comparer Mlle Marsy à Mlle Brindeau, dont nous suivons également les débuts en ce moment, confessons que la première ne possède ni le charme poétique, ni le regard doux et caressant de la seconde. Mais Mlle Marsy a une physionomie essentiellement piquante et mobile; ses

dents, d'une blancheur éclatante, font étinceler son sourire; enfin, et pour nous servir de la langue de Molière, ses yeux sont les plus beaux et les plus expressifs du monde.

13 janvier 1884.

XXIX

1° *Maître et Valets* (1re représentation). — MM. Coquelin cadet, Truffier, de Féraudy. 2° Un mot sur *le Malade imaginaire*.

Je n'affirme pas que l'« à-propos » en vers de M. Bertol-Graivil soit d'une pureté de rythme et d'une puissance de conception à faire oublier Lamartine ou Victor Hugo. Telle n'était point d'ailleurs la prétention de l'auteur, ce qui nous met à l'aise avec lui.

M. Bertol-Graivil a tout simplement cherché une idée ingénieuse pour fêter l'anniversaire de Molière, et comme c'est le deux-cent-soixante-deuxième depuis la naissance du grand écrivain, il n'était point facile de trouver du nouveau. Cependant notre auteur y a presque réussi, et, si la forme de son agréable fantaisie n'est pas étonnante, elle est du moins acceptable, personnelle et quelquefois élevée.

M. Bertol-Graivil imagine la rencontre de Mascarille, de Crispin et de Figaro (les

trois valets de comédie), devant le buste de Molière. Chacun vient lui rendre hommage! Mais Mascarille ne l'entend pas ainsi. En qualité de valet du maître, il tient à garder pour lui seul le droit de le célébrer, et veut chasser les importuns. Pourtant Crispin et Figaro, l'un valet de Regnard, l'autre valet de Beaumarchais, ont des titres. Les trois écrivains ne sont-ils pas de la même famille? « L'empereur des fourbes » finit par le confesser, et, la paix faite entre nos compères, chacun, à son tour, présente son compliment. Celui de Crispin surtout, débité avec beaucoup de verve et de sentiment par M. de Féraudy, m'a frappé par la noblesse du style et l'élévation des idées.

Le petit couplet de Figaro est galamment tourné, mais il eût gagné à être dit plutôt que chanté par M. Truffier, dont les talents de musicien laissent à désirer. Et puis, faut-il rappeler au charmant et spirituel artiste qu'une guitare résonne à la seule condition d'en toucher les cordes? Des accords retentissent, et les doigts de M. Truffier demeurent immobiles, ce qui eût fort réjoui le public, s'il s'en fût aperçu.

Mlle Lecouvreur eut moins de bonheur en pareille circonstance. Elle aussi devait

pincer de la guitare et ignorait tout à fait l'instrument. C'était il y a bientôt deux siècles, dans *les Folies amoureuses*, où elle remplissait le rôle d'Agathe. Afin de parer à l'inconvénient, on enfouit le musicien Chambrun dans le trou du souffleur et on lui fit jouer l'air italien. Mais la grande comédienne ne se prêta pas à l'illusion, et, tandis que les sons partaient en cadence, ses doigts pinçaient bravement le vide à contre-mesure. Les spectateurs éventèrent la ruse, et, sans respect pour leur idole, ils se mirent à la gouailler fort impertinemment.

Si le public d'aujourd'hui laissa passer l'incident de la guitare merveilleuse, il souligna, par contre, avec beaucoup de gaieté la réplique de Mascarille à Figaro : « Quelque sot monologue ? » L'hémistiche, dans la bouche de M. Coquelin cadet, ne manquait pas, en effet, d'une certaine saveur.

Maître et Valets suivait le *Malade imaginaire* admirablement interprété par MM. Barré, Got et Mme Samary ; il précédait la fameuse *cérémonie* où M. Delaunay s'est au moins autant amusé que le public. Demandez-le plutôt à ses voisins. Mais, tandis que nous en sommes à la *cérémonie*,

pourquoi l'administration ne réforme-t-elle pas les couronnes en papier dont elle gratifie annuellement le buste de Molière ? Cette camelotte, indigne du maître, serait tout au plus convenable pour une distribution de salle d'asile.

27 janvier.

XXX

ilis (1re représentation). — MM. Got, Febvre, Laroche, Worms; Mlle Reichemberg.

« Monsieur Febvre ! vos qualités et em-
oi dans la pièce, s. v. p.
— Amiral de Kerguen, préfet maritime
Toulon.
— Et vous, monsieur Laroche ?
— Commandant Richard.
— Parfait. Au tour de M. Worms.
— Lieutenant de vaisseau Georges Ri-
ard, aide de camp de l'amiral.
— De mieux en mieux, à vous mainte-
nt, monsieur Hamel !
— Oh ! moi, ce n'est pas la peine.
mme je n'ai que vingt mots à dire dans
drame, on ne m'a pas donné de nom sur
ffiche.
— C'est égal, vous avez de belles côte-
tes blondes et un uniforme d'officier sur
dos.
— De capitaine de vaisseau, s'il vous
aît.

— A la bonne heure! M. Got maintenant.

— Moi! quartier-maître, simple quartier-maître Martin.

— Trop modeste, monsieur Got! Votre talent n'a pas besoin d'aiguillettes. Passons à la charmante Suzette Reichemberg. De plus en plus jeune sous son costume de mariée et dans son peignoir bleu de ciel! Vous n'êtes pas dans la marine, je pense?

— Pardonnez-moi! Sauvée des flammes par l'amiral de Kerguen, alors capitaine, je ne me connais point d'autre mère. Le brave matelot Martin a été ma nourrice et les marins du bord furent mes seules compagnes.

— Diable! votre éducation a dû être joliment corsée!

— C'est ce qui vous trompe. Il n'y a pas comme le marin français pour entretenir l'ingénuité des demoiselles. Ainsi tenez! à dix-sept ans, le jour de mon mariage, quand mon époux, l'amiral, est venu me parler de son bonheur, de la vie à deux, de l'ivresse de me posséder et d'une foule d'autres choses, eh bien, je n'y ai rien compris et, au lieu de l'accompagner... où il voulait, je lui ai dit : « Bonsoir, papa », et je suis allée me coucher.

— Toute seule?... Ah! pardon. Mais aujourd'hui, après huit mois de mariage, vous devez être initiée.

— Initiée à quoi?

— Mais... aux devoirs des époux?... à cette union étroite... intime... Enfin à ce que vous disait l'amiral le soir de vos noces.

— Pas du tout, du tout, du tout!

— Allons donc, c'est impossible!

— Dame! la pièce le veut ainsi.

— Étrange! inouï! Eh bien, l'amiral qu'est-ce qu'il a fait? Il n'était pas content, l'amiral?

— Oh! non. Quand je l'ai appelé papa, après la noce, il a pâli, et depuis ce soir-là il a toujours été malade, si bien qu'il vient de mourir sans que je sache trop pourquoi.

— Enfin, c'est un mystère? Je puis, du moins, l'éclaircir en interrogeant le commandant Richard, un ami de Kerguen et, de plus, un vieux loup de mer, il doit en savoir long et ne bronchera pas dans ses réponses... Pardon, mon commandant, vous plaît-il de me donner quelques détails sur l'héroïne de M. Jean Aicard et sur la triste fin de ce pauvre amiral?

— Vous ne pouvez mieux tomber. Je ne

quitte pas la scène où je figure en qualité de confident inutile mais convaincu.

— Parlez donc, mon cher commandant, je brûle de connaître le mot de l'énigme.

— Rien de plus simple : dans un de ses voyages en Grèce, mon ami Kerguen a miraculeusement sauvé une enfant qu'il a nommée Smilis et qu'il a ramenée en France à bord de son vaisseau. Comme, à son retour, il n'a plus trouvé ni l'épouse ni la fille qu'il y avait laissées, le pauvre garçon s'est dit en pleurant : « Puisque la « mort m'a pris tout ce que j'aimais, je « veux que Smilis remplace à elle seule les « deux amours disparus ; qu'elle soit dans « mon cœur et l'épouse et la fille ! » La fille, c'était bien, et mon ami a rempli son rôle de père en conscience. Mais quand il s'est agi d'entrer dans l'autre emploi, Smilis a opposé aux vœux de l'amiral la barrière d'une ignorance aussi idéalement pure qu'invraisemblable, et le mari a reculé.

— Depuis cette tentative malheureuse il a donc cargué ses voiles ?

— Absolument !

— Mais alors il est vieux, laid, rhumatisant, gâteux, votre amiral Kerguen ?

— Au contraire, c'est un homme su-

perbe, portant gaillardement ses cinquante-deux ans, un héros qui a gagné ses trois étoiles à la pointe de son épée; un officier général que tout le monde respecte, admire, et sur lequel la patrie fondait les plus hautes espérances!

— Tant de qualités et si peu de confiance en sa propre valeur!

— Ne m'en parlez pas. Plus j'y songe, moins je trouve en lui le personnage qu'il doit être. C'est à croire qu'on a fourré un troubadour dans la culotte d'un amiral et qu'on lui a donné une guitare en guise d'épée. Il ne parlait plus que d'aubépine en fleur, et quand je lui demandais un ordre d'embarquement, il me racontait l'histoire d'un rouge-gorge.

— Et c'est Smilis, une simple fillette, qui a ainsi empigeonné le héros?

— Elle en a fait bien d'autres. Elle l'a tué à force de pudeur et d'innocence.

— Pour cela, c'est stupéfiant.

— Je suis de votre avis. Néanmoins cela est. Quand Kerguen s'est aperçu que Smilis ne voyait en lui qu'un père, il lui a cherché un époux afin que le bonheur de la fillette fût complet sur la terre. Ce futur époux, il l'a trouvé dans la personne de mon neveu Georges, un brave et loyal ma-

rin, et le jour où il a été certain que l'amour des jeunes gens était réciproque, il s'est supprimé à la façon de Mlle Croizette dans *le Sphinx*, en suçant le contenu d'une bague empoisonnée.

— Par exemple, je ne m'attendais pas du tout au dénouement !

— Ni vous ni le public. Je vous avouerai même que je ne m'y suis pas encore habitué, bien que je joue la pièce trois ou quatre fois par semaine.

— Tant que cela ! Elle marche donc malgré ses invraisemblances ?

— Oui ! on aime la marine en France et son uniforme exerce un prestige auquel personne n'échappe. Je suis aussi trop bon camarade pour ne pas déclarer que l'interprétation de Mlle Reichemberg, de Febvre, de Got et de Worms aide singulièrement au succès. Enfin le style de M. Jean Aicard est si vibrant, si chaud, si passionné que le public oublie l'impossibilité des situations pour s'envoler dans les sphères de l'idéal, à la suite du poète-auteur.

3 février.

XXXI

Seconds débuts de Mlle Marsy.

Les seconds débuts de Mlle Marsy ont été très heureux. Plusieurs critiques avancent que la charmante artiste est moins remarquable dans *le Mariage de Figaro* que dans *le Misanthrope*. Ceux-là n'ont point réfléchi que toute la différence réside dans le rôle et non dans le jeu de son interprète.

Célimène, en effet, est une grande dame habituée aux intrigues de cour et dont les coquetteries, faites de ruses et de duplicité, affectent mille formes différentes. Partant, l'artiste chargée du personnage doit se composer à chaque instant une physionomie nouvelle et prêter à sa voix des inflexions sans cesse opposées les unes aux autres.

Suzanne, au contraire, est, en style de coulisse, un caractère tout d'une pièce.

Rieuse, mutine, spirituelle et piquante, sa nature n'est point multiple et elle n'a qu'à lui obéir. Voilà pourquoi Mlle Marsy

a semblé moins brillante, alors qu'elle était correcte et qu'elle jouait le rôle en comédienne intelligente.

J'ai, pour ma part, étudié la débutante sans aucun parti pris et je ne puis formuler sur elle qu'un avis favorable. L'organe est chaud, flexible, pénétrant; le rire, franc et sonore; enfin un léger clignement des yeux donne à la physionomie un charme capiteux auquel on ne saurait échapper.

Parmi les passages les plus applaudis, il faut citer la septième scène du premier acte, qui commence par un aimable badinage entre Chérubin et Suzanne et qui se termine par l'effarement de celle-ci, quand le page la poursuit pour l'embrasser.

Puis encore, les scènes quatre et six du second acte, entre la comtesse, Chérubin et Suzanne, où Mlle Marsy, délicieusement espiègle, lutine tour à tour les deux amoureux et dit avec un accent adorable de malice : « Ah! qu'il a le bras blanc! C'est comme une femme! Plus blanc que le mien! regardez donc, Madame! »

Enfin la huitième scène du cinquième acte, où Suzanne bat Figaro, qu'elle croit infidèle : « Voilà pour tes soupçons; voilà pour tes vengeances et pour tes trahisons,

tes expédients, tes injures et tes projets! C'est-il cela de l'amour? » Et Mlle Marsy frappe à chaque mot, elle frappe avec une ardeur, un entrain... Bref, elle y va de tout cœur et elle s'amuse autant que le public. Car notre jolie Suzon, qui ignore « le trouble inséparable d'un premier début », est absolument chez elle au théâtre, et le soir où elle y a fait son entrée, je suis sûr qu'elle n'a éprouvé d'autre émotion que le plaisir un peu fou d'une jeune fille à son premier bal.

24 février.

XXXII

L'École des Femmes. — MM. Got, Truffier; H. Samary (débuts); Mmes Samary, Muller.

Je ne crois pas, avec certains biographes, que *l'École des Femmes* soit la fidèle peinture du ménage de Molière, ni que le grand poète ait voulu se crayonner sous les traits d'Arnolphe. Non ! Et la chaste et candide Agnès ne pouvait, même dans l'esprit d'un amant, offrir aucun trait de ressemblance avec la coquette et rusée Armande Béjart. Il demeure néanmoins certain pour moi, qu'en écrivant son admirable pièce, Molière a plus d'une fois songé à lui-même et à sa nouvelle situation d'époux. Il se rendait parfaitement compte de sa nature sérieuse, sombre et quelquefois jalouse, et quand il prête à Agnès les paroles suivantes adressées à Arnolphe, c'est une sorte de confession qu'il nous fait :

Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible.

C'est aussi pour se familiariser avec certaines infortunes conjugales, dont il redoutait fort le dommage, qu'il met dans la bouche de Chrysale une foule de consolations à l'usage des maris... trompés.

A bien le prendre, au fond, pourquoi voulez-vous
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire, [croire
. . . . . .
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait un manquement de foi?

Cela dit à propos de l'ouvrage, ajoutons que son interprétation n'a rien laissé à désirer.

Mlle Muller, une Agnès si menue qu'il faut la détailler à la lorgnette, n'a jamais apporté dans ses rôles plus de charme ingénu, et l'accent particulier que Mme Samary imprime à sa voix, par un léger froncement des narines, est une véritable trouvaille. M. Got nous offre un Arnolphe de la bonne école, et M. Truffier est un valet-paysan très spirituellement niais.

Arrivons à M. Henri Samary, le débutant, qui n'est pas pour détruire un ensemble aussi harmonieux. Bien au contraire, il lui prête l'appoint de sa jeunesse et de son très précoce talent. Aussi le rôle d'Horace a-t-il été la sanction de ses

premiers succès. Élégant de tournure et de manières aisées, il dit le vers avec autant de goût que de correction et met dans ses tirades amoureuses tout le feu de ses dix-huit ans. Parmi les meilleurs passages, je signale le billet d'Agnès : « *Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai...* » un bijou de grâce que M. Samary dit avec une émotion qui a gagné l'auditoire.

9 mars.

XXXIII

Le Mariage de Figaro. — MM. Coquelin, Delaunay, Thiron, de Féraudy; Mmes Marsy (débuts), Tholer, Frémaux.

En rendant compte des seconds débuts de Mlle Marsy, je n'ai rempli que la moitié de ma tâche. Il me reste à vous parler de la reprise du *Mariage de Figaro*, ou, du moins, à dire quelques mots de son interprétation actuelle.

M. Coquelin, sans avoir conservé au principal rôle le côté incisif et mordant que lui prêtait M. Régnier, le joue de la façon originale que vous lui connaissez. Je n'aime point sa scène de reconnaissance avec Marceline, ni le passage où il verse bourgeoisement des larmes de jalousie. La faute en est à l'auteur, qui, d'ordinaire, se montre malhabile au genre tragique. J'ajoute que le Figaro sémillant, frondeur et rusé du *Barbier de Séville*, en se rapprochant des valets de Molière, est plus dans le tempérament de M. Coquelin

que le Figaro philosophe et quelque peu vieilli du *Mariage*. A tout prendre, cependant, le comédien n'a pas eu de défaillance, et il a détaillé le fameux monologue du cinquième acte à la satisfaction du public.

Ce qui est juste pour Figaro, ne l'est pas moins pour Almaviva qui, d'amant irrésistible et vainqueur, devient, dans le *Mariage*, époux libertin, soupçonneux et dupé. Assurément le comte du *Barbier* semble créé tout exprès pour M. Delaunay, dont les qualités brillantes répugnent au personnage ingrat de l'autre pièce. Pourtant lui aussi s'est tiré du rôle à son honneur, ce qui a témoigné une fois de plus de ses ressources de grand artiste.

Deux emplois, au contraire, parfaitement appropriés à leurs interprètes, sont Brid'Oison et Grippe-Soleil que MM. Thiron et de Féraudy rendent avec un naturel impayable. Décidément, M. de Féraudy s'est fait, du gamin, une spécialité. Son rôle de Jean, dans *Bertrand et Raton*, était une révélation que nous confirme aujourd'hui Grippe-Soleil.

Je ne reviendrai point sur Mlle Marsy, dont j'ai loué déjà le jeu piquant et fin. Mais je veux noter, à titre de simple ob-

servation, que la jeune artiste possède cette faculté si rare d'intuition qui fait deviner la pensée d'un auteur et saisir une situation dans ses moindres nuances.

Mlle Tholer, dans le rôle de la comtesse, est tendre, émue, avec le grain de coquetterie que comporte le personnage.

Je réserve Mlle Rosa Bruck, le nouveau Chérubin, pour ma prochaine chronique, voulant parler de la débutante avec détail.

Aujourd'hui, je me contente de nommer Mlle Frémaux, le Chérubin de la *reprise*, qui est un fort gentil page. Sa taille est mignonne, ses yeux sont doux et caressants; enfin sa bouche, grosse comme une cerise, a de petites moues tout à fait engageantes. Je la vois encore blottie dans son grand fauteuil et portant vers le comte un regard moitié contrit, moitié fripon! Je l'entends aussi soupirer sa romance : « J'avais une marraine » avec de si amoureuses mines qu'à moins d'être de bronze, la noble comtesse ne peut manquer de compatir aux « peines de son cœur ».

16 mars.

XXXIV

Amphitryon. — Débuts de Mlle Rosa Bruck.

« Brelan de jolies femmes », disait l'autre soir un spectateur, en sortant du *Mariage de Figaro*. Et certes il serait malaisé de réunir un trio d'actrices plus charmantes et mieux en situation que *Suzanne*-Marsy, *la comtesse*-Tholer et *Chérubin*-Bruck : un séduisant petit page, celui-là, avec son regard profond et doux, son élégante tournure, sa bouche fine et délicate.

« Une gracieuse et mélancolique Romaine », se répétait le public, après la représentation de *Britannicus*, où Mlle Bruck tient le personnage idéalement chaste de Junie.

Je n'insisterai point sur une appréciation, à laquelle je m'associe d'ailleurs, mais qui sort de mon cadre, puisque ni *Britannicus* ni *le Mariage de Figaro* ne sont, pour la nouvelle artiste, des pièces de début et que ses débuts me doivent seuls préoccuper aujourd'hui.

Il m'a paru bon, néanmoins, de consigner le fait avant de retourner en arrière pour vous parler d'*Amphitryon*, comédie

où Mlle Rosa Bruck a subi sa première épreuve, en attendant la seconde qui doit avoir lieu dans *le Barbier*, où elle jouera Rosine.

Je l'ai noté tout à l'heure, la jeune actrice possède un charme particulier, une physionomie à la fois douce et rêveuse qui la désignaient à l'emploi d'Alcmène ; aussi l'a-t-elle tenu de manière à se concilier de prime abord les sympathies de ses juges.

Le rôle est court, assurément, puisqu'il ne comprend que trois scènes ; mais je n'en vois pas de plus sympathique, ni de mieux étudié sous le rapport du cœur féminin.

Ce caractère, Mlle Rosa Bruck l'interprète à souhait, et, si le débit, qui sent un peu son école, laisse encore à désirer, la note est juste et ne manque pas son effet sur l'auditoire.

A la troisième scène du premier acte, elle rend bien l'impression de la chasteté dans l'amour conjugal et de la sollicitude inquiète de l'épouse que son mari va quitter pour s'exposer aux dangers de la guerre : « Les lauriers valent-ils tant d'alarmes ? » soupire-t-elle avec l'accent d'une tristesse profonde.

La deuxième scène du second acte est la

plus longue et aussi la plus propre à faire juger d'un début, car Alcmène y déploie des sentiments multiples. C'est d'abord la joie causée par un retour imprévu, puis vient le charme d'une confidence intime : « Tous ces transports, toute cette tendresse... mon cœur, Amphitryon, y trouvait mille appas. » Ensuite éclate une indignation violente qui se fond en désespoir, alors que, s'adressant à Cléanthis, sa suivante, Alcmène s'écrie douloureusement : « Laisse-moi seule et ne suis point mes pas », toutes situations saisies et rendues avec une justesse d'impression très réelle. Mais c'est surtout dans la dernière scène que le succès de Mlle Bruck s'est affirmé. Sous les œillades assassines de M. Mounet-Sully, du moins de Jupiter, le courroux d'Alcmène s'est peu à peu apaisé et l'amour a repris place dans son cœur. La jeune artiste a observé la gradation des sentiments de façon à soulever par deux fois les bravos de la salle.

En somme, heureux début à la Comédie-Française, où les premiers pas de Mlle Bruck lui ont déjà conquis droit de cité.

20 avril.

XXXV

Mlle Bruck dans *le Mariage de Figaro.*

Il n'est rien de plus attrayant qu'un début à la Comédie-Française, quand il s'agit de tout jeunes artistes comme M. Samary, Mlle Marsy ou Mlle Bruck, c'est-à-dire d'écoliers qui sautent du Conservatoire sur notre première scène, et passent de l'œil du professeur sous le regard bien autrement vigilant du public. A la sympathie qu'inspire naturellement l'adolescence, se joint la saveur spéciale d'une énigme à déchiffrer. Devant soi le papillon sort de sa chrysalide; on le voit secouer la poudre de ses ailes, en essayer les premiers battements, et, curieux, on se demande où le portera son vol.

J'ai suivi avec le plus vif intérêt les débuts de Mlle Marsy, dont je vous ai parlé et dont je vous parlerai chaque fois qu'elle paraîtra dans une nouvelle pièce; j'en agirai de même avec Mlle Bruck, que je

vous ai déjà présentée dans *Amphitryon* et que je tiens à vous montrer aussi dans Chérubin, en attendant Rosine, personnage désigné pour ses seconds débuts.

Le rôle de Chérubin, en effet, est l'une des plus délicieuses créations de Beaumarchais. Tout de charme et d'enjouement, il appelle les qualités inhérentes à la jeunesse et se désignait de lui-même à l'une des jolies recrues de M. Perrin.

Lors de l'apparition du *Mariage de Figaro*, il y a juste un siècle, Chérubin fut joué par Mlle Olivier, une poétique et blonde enfant, dont le teint était si blanc que le chevalier de Grammont le comparait à du lait sur lequel on aurait effeuillé des roses. La créatrice du rôle y déploya une telle séduction, qu'au dire des chroniques, elle fit tourner la tête, non seulement aux hommes, mais encore aux femmes. En est-il ainsi de Mlle Rosa Bruck, son arrière-petite-fille ? Je ne saurais me prononcer que pour mon sexe. Ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que notre contemporaine a, sur sa devancière, deux supériorités : l'expression, d'abord, qui, chez Mlle Olivier, était à peu près nulle, puis, la note tragique que Mlle Bruck fait vibrer avec tant d'émotion, dans cette même Junie de *Britannicus*, où

sombra Mlle Olivier, « malgré ses grâces et son éclatante beauté ».

Et maintenant, si mon lecteur a quelque envie de savoir en quoi les deux Chérubins se ressemblent, à cent ans de distance, je lui signalerai la finesse des traits, l'élégance de la taille et la fraîcheur du sourire. J'ignore, par exemple, si Mlle Olivier était timide; quant à Mlle Bruck, elle est à la scène comme chez elle; y va, vient, tout à l'aise, et, entre deux répliques, elle ne se prive pas de faire un bout de conversation avec sa petite camarade, Fanchette Muller.

27 avril.

XXXVI

La Duchesse Martin (1re représentation). — MM. Barré, Worms, Truffier; Mmes Samary, Kalb, Muller.

Faut-il louer la pièce ou son interprétation? Ma foi toutes les deux, car auteur et acteurs se sont partagé le succès. On me dit que M. Meilhac a longtemps travaillé, poli, ciselé sa petite comédie avant de l'exposer au feu de la rampe. Je n'en sais rien. J'ajoute même qu'il est impossible de l'affirmer, tant l'intrigue se déroule naturellement, tant les situations sont faciles et les saillies primesautières. En tout cas, peu importe la durée de l'éclosion si la fleur a donné un fruit savoureux.

Peut-être le titre ne répond-il point au sujet? Je ne chercherai pas noise à l'auteur pour si peu de chose, et je laisse au lecteur le soin de trancher la question après analyse, — une analyse bien facile, comme vous allez voir : Le comte Jacques de Meuse, qui a semé son cœur et son argent aux quatre vents de Paris, s'est retiré dans

une bourgade du Midi, où il vivote des restes de son patrimoine. Avec lui demeure Saturnin, son domestique, que la campagne ennuie, mais ennuie à périr! Le comte Jacques ne s'amuserait pas davantage sans la petite Simonne, une ravissante enfant dont il crayonne le portrait.

Le viveur blasé a cela de commun avec l'adolescent, qu'il partage ses enthousiasmes pour l'innocence et les amours candides. Donc, Jacques de Meuse aime la naïve Simonne qui, elle-même, subit le charme du beau Parisien. Comment finira cette idylle? Par un mariage. Il ne peut être question d'autre chose. Mais le docteur Larivière, père de la jeune fille, n'entend pas de cette oreille. Le passé du viveur l'effraye à juste titre. Il ne veut pas compromettre le bonheur de Simonne, et, pour couper court à une inclination dangereuse, il se résout à exiler la pauvre enfant jusqu'à complète guérison. Protestations de Jacques, qui fait serment d'être sage à tout jamais et supplie le père trop scrupuleux de lui accorder la main de sa fille. « Non! non! riposte celui-ci, Paris vous reprendra tôt ou tard, et vous ne résisterez pas à ses avances capiteuses! » Vives et inutiles dénégations; — il faut à

Larivière une preuve irrécusable. Si délicate que soit la condition, elle sera pourtant remplie grâce à l'intervention aussi originale qu'imprévue de la duchesse d'Apremont, une très piquante et toute charmante veuve, avec laquelle Jacques a jadis ébauché un roman dans les salons parisiens et qui, pour être un peu coquette, n'en est pas moins fort honnête femme.

La duchesse d'Apremont, née Martin, poussée dans la bourgade où habite l'ex-viveur, et où elle-même est née, par le désir de revoir son ancien soupirant, et, sans doute, de l'épouser, lui fait une visite de bon voisinage. Elle a entrepris ce long voyage, allègue-t-elle, pour tirer de la gêne certains parents de son père que le bonhomme a trop longtemps négligés, et dont la position est cependant digne d'intérêt. Jacques se laisse d'autant moins prendre au prétexte qu'une lettre de M. de Cambry, un camarade d'autrefois, l'a informé des intentions vraies de la duchesse. Il peut donc se déclarer en toute assurance. Peut-être le fera-t-il, car il faudrait être fou pour refuser l'une des plus adorables femmes de Paris.

Déjà l'entretien a pris un tour sentimental, et des mille riens qui alimentent

une conversation mondaine, on en est venu à évoquer ensemble le passé. Jacques est sous le charme; il va céder, et la jolie duchesse ne demande qu'un aveu pour devenir comtesse de Meuse : « Vous m'avez fait entendre autrefois que vous m'aimiez, dit-elle; qui vous empêche de me le répéter à haute voix aujourd'hui? » Ce qui empêchera Jacques, c'est l'image de Simonne qui se place tout à coup devant lui : « Eh bien, non! s'écrie-t-il dans un élan de franchise brutale; non, c'est impossible! »

La preuve est acquise. Aussi le docteur n'hésitera-t-il plus à souscrire au mariage quand la duchesse d'Apremont lui apprendra que, pour Simonne, le comte a refusé ses millions et sa personne!

Et Saturnin? m'allez-vous demander. — Eh bien! Saturnin, lui aussi, a son idylle. Une petite gardeuse de dindons s'est éprise de ses belles manières, et il ne refusera pas de faire son bonheur.

Ainsi finit la pièce, qui est pleine de belle humeur et renferme, tout au moins, une situation neuve. Répétons qu'elle est fort bien montée.

M. Barré enlève son rôle de docteur avec la rondeur que vous lui connaissez. M. Truffier est si amusant sous les traits

de Saturnin que toutes ses paroles, tous ses gestes sont salués par des rires francs et unanimes. Même remarque au sujet de Mlle Kalb qui s'est fait une tête étonnante de gardeuse de dindons. Dire que Simonne a seize ans à peine, c'est sous-entendre que Mlle Muller était chargée du personnage. Mme Samary joue la duchesse Martin avec finesse. Enfin M. Worms, que nous sommes habitué à voir soucieux, austère même, a trouvé dans le rôle de Jacques de Meuse des élans de jeunesse et de gaieté qui nous ont agréablement surpris.

Bref, succès sur toute la ligne et soirée excellente pour l'auteur, les comédiens et le public.

25 mai.

XXXVII

Le Député de Bombignac (1re représentation). — MM. Coquelin aîné, Coquelin cadet, Prudhon, de Féraudy; Mmes Jouassain, Durand, Muller.

Je ne crois pas que la pièce de M. Alexandre Bisson soit dans les traditions de la Comédie-Française. Elle serait beaucoup mieux placée au Vaudeville ou au Palais-Royal. Je n'affirme pas davantage que la fraîcheur de la donnée réjouisse tout d'abord les palais délicats. J'ai vu des situations identiques dans *le Mari à la campagne,* dans *le Voyage d'agrément* et dans mainte autre comédie. Mais ce qu'il me faut confesser, c'est que *le Député de Bombignac* est amusant au possible et que, depuis nombre d'années, la maison de Molière n'avait pas retenti d'éclats de rire plus francs, plus joyeux et plus sonores.

L'ouvrage a pour principaux interprètes les deux Coquelin, soutenus par la verve originale de M. de Féraudy, la distinction un peu froide de M. Prudhon, enfin les

qualités toutes personnelles de Mme Jouassain. N'oublions pas non plus le jeu expressif de Mlle Durand et la grâce de Mlle Muller, un joli bébé dont les mines ingénues conviennent parfaitement au caractère de son rôle.

8 juin.

XXXVIII

Le Cid. — MM. Mounet-Sully, Maubant, Silvain, Martel ; Mmes Dudlay, Fayolle, Bruck.

Vous connaissez le mouton à cinq pattes, la femme à deux têtes et l'homme-poisson : eh bien ! j'ai vu plus fort que cela : le Théâtre-Français faisant salle comble, par 30° de chaleur, avec une tragédie ! Oui certes, avec le *Cid !* Une œuvre de géant, me direz-vous ? J'en tombe d'accord ; pourtant, on y dormait tout comme à un drame antique de M. Ponsard. Écoutez plutôt l'exclamation de mon voisin d'hier : « Miracle ! s'est-il écrié, je suis abonné aux Français depuis ving-cinq ans, et c'est la première fois que je ne ronfle pas à une tragédie ! » Cela tient, en effet, du prodige, et, comme pour tout prodige il faut une baguette magique, mettons que la fée s'appelle Mlle Dudlay et que les deux magiciens portent les noms de Maubant et de Mounet-Sully... Mounet-Sully, auquel j'ai souvent reproché

ses gestes emphatiques, ses mines complaisantes, ses yeux démesurément arrondis et qui s'est dépouillé de ce bagage pour devenir l'interprète accompli de don Rodrigue! Son jeu s'est fait aussi pathétique que naturel, et il a conservé au caractère toute sa puissance sans tomber dans une exagération dont il ne se garde pas assez, d'ordinaire. Les stances du premier acte : « Percé jusques au fond du cœur »... ont été dites avec cette voix chaude et musicale, ce sentiment du lyrisme, qui sont le propre de M. Mounet-Sully, et le récit du combat contre les Maures a produit un grand effet. Le tragédien y a particulièrement fait valoir ces deux beaux vers :

Les Maures et la mer montent jusques au port.
. . . . . .
Le flux les apporta, le reflux les remporte.

Quant aux scènes entre don Diègue et don Rodrigue, elles ont été si chaudement applaudies, que, l'émotion de la salle gagnant à la fin M. Maubant, ce dernier, dans son enthousiasme, a serré la main de M. Mounet-Sully devant le public. C'est que tous deux avaient leur part du succès! M. Maubant, lui aussi, s'est mon-

tré comédien des saines traditions : toujours en situation, il écoute avec la sûreté d'intelligence d'un véritable classique, et il met en relief toutes les beautés d'un rôle avec une merveilleuse justesse.

M. Martel est à sa place dans les emplois de guerrier ; aussi nous a-t-il présenté un don Gomès d'après nature.

M. Silvain scande fort bien le vers ; mais il manque d'*action*, et son visage rappelle trop l'impassibilité du masque antique.

Pourquoi Mlle Fayolle précipite-t-elle autant son débit ? La note est juste et l'impression rendue ; ses tirades gagneraient donc à être dites plus posément.

Toujours charmante, Mlle Bruck, même dans le personnage inutile et ingrat de l'Infante. Sans doute elle n'a ni dans sa démarche ni dans sa physionomie la gravité de Melpomène. C'est la faute de sa jeunesse ; un défaut dont elle n'est point pressée de se débarrasser, je suis sûr.

Mlle Dudlay a été de tout point admirable, et le triomphe de Chimène ne l'a en rien cédé à celui de Rodrigue. Il serait trop long de souligner tous les passages où les spectateurs l'ont rappelée, acclamée. Mais je note que, dans l'expression des sentiments les plus opposés, l'éminente tra-

gédienne a soulevé les mêmes bravos enthousiastes.

Que conclure maintenant de cette représentation du *Cid?* sinon qu'elle est pour réconcilier le public avec la tragédie, et que M. Perrin agira sagement, à l'avenir, s'il ne la donne plus, ni elle ni ses pareilles, en lever de rideau, ce qui me semble d'ailleurs une façon par trop cavalière de traiter Corneille ou Racine.

22 juin.

XXXIX

Le Dernier Quartier. — MM. Davrigny, de Féraudy; Mlle Martin.

En attendant une *première* ou une *reprise* intéressante, contentons-nous du *vieux neuf*, c'est-à-dire des pièces du répertoire qui figurent successivement sur l'affiche.

J'ouvre au hasard mon cahier de notes et je trouve *le Dernier Quartier* avec cette remarque : La pièce précède souvent sur l'affiche *le Monde où l'on s'ennuie.* Est-ce en effet pour attribuer tous les droits d'auteur au même écrivain ? Toujours est-il que cette composition de spectacle devient assez commune à la Comédie-Française. « Aimez-vous la muscade? on en a mis partout. » Si, dans l'espèce, quelqu'un s'en plaint, ce ne sera pas, certes, M. Pailleron.

Le Dernier Quartier est une pièce agréable, bien qu'un peu longue. Jugez donc! Deux actes sur les bâillements d'un mari que fatigue la lune de miel! Il fallait tout

l'esprit de M. Pailleron pour s'en tirer. Mais je glisse sur le canevas et ses développements exagérés pour arriver au dénouement, dont l'idée me choque quelque peu. « Comment, Monsieur Raymond, vous possédez une femme adorable, et vous regrettez un passé malsain ? Et c'est parce qu'une ancienne maîtresse s'est trop vite consolée de votre mariage que vous reprenez goût au foyer conjugal ? Cette contrition imparfaite me semble indigne de Jeanne ! »

Quoi qu'il en soit de l'ouvrage, ses interprètes le jouent d'une façon satisfaisante.

Mlle Martin, qui tient avec trop d'ampleur l'emploi de jeune première, s'en acquitte pourtant avec charme et sentiment.

M. Davrigny a beaucoup de naturel sous les traits de Marien, — un jeune avocat que sa réserve et sa gravité disposent au mariage. Quant à ce fou de Raymond, ce viveur mal converti, M. de Féraudy le rend avec une verve et un entrain qui prêtent aux défauts de son personnage une couleur fort aimable. La morale y perd bien quelque chose, mais l'artiste et le public en profitent.

13 juillet.

XL

Un mot sur Mlle Brindeau dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. — *Le Mariage forcé*. — MM. Leloir, Truffier, Joliet, Martel, Davrigny, Le Bargy, Villain ; Mlle Fayolle.

De *Mademoiselle de Belle-Isle*, en tant que pièce, je n'ai plus rien à dire. Mais je ferai, en passant, deux observations à Mlle Jeanne Brindeau, pour laquelle j'ai les plus profondes sympathies et que je voudrais voir occuper, sans conteste, un rang honorable à la Comédie-Française. Mlle Brindeau ne prononce pas distinctement, surtout elle parle trop bas. Je lui conseille donc de soigner son débit et je la supplie d'élever beaucoup la voix. J'étais au balcon, et j'ai perdu la majeure partie de ses effets. J'ajoute que tous mes voisins sont dans le même cas. Or, ce défaut de diction nuit aux nombreuses qualités de Mlle Brindeau, et fatalement il indisposera contre elle.

J'arrive au *Mariage forcé* qui, malgré

ses deux siècles d'existence, est aussi jeune que la plus jeune de nos pièces modernes. Primitivement en trois actes, il fut réduit à un seul, et c'est ainsi qu'il fit son apparition, le 15 février 1664, sur le théâtre du Palais-Royal. Molière y prend à partie les philosophes et leur jargon pédantesque avec la même verve, le même esprit incisif qu'il déploie autre part contre les médecins ou les faux savants. De plus, et c'est Riccoboni qui parle, « le dénouement du *Mariage forcé* est regardé comme un des meilleurs de Molière. Le silence de Sganarelle, qui termine l'ouvrage, me semble un coup de maître, et c'est cette espèce de dénouement que j'avais en vue lorsque j'ai dit que le froid d'une situation pouvait quelquefois servir à dénouer une pièce autant que le feu et la vivacité d'une action. »

Mlle Fayolle, MM. Martel, Villain, Davrigny et Le Bargy se sont bien acquittés des personnages secondaires qui leur étaient confiés. Mais je dois une mention spéciale à M. Joliet qui, dans le rôle de Pancrace, le philosophe aristotélicien, a déployé un entrain étourdissant; à M. Truffier, le philosophe pyrrhonien, dont la finesse de jeu s'adapte parfaitement au caractère sceptique et railleur du personnage; à M. Leloir,

surtout, qui a représenté Sganarelle avec une correction et une pureté de style admirables. M. Leloir est un bénédictin de l'école classique, pour lequel Molière est un dieu; aussi ne fait-il pas un geste, ne prononce-t-il pas une parole sans s'être pénétré de son modèle et lui avoir pieusement demandé l'inspiration.

20 juillet.

XLI

Le Médecin malgré lui. — MM. Got, Leloir, Joliet, Davrigny, Roger; Mmes Amel, Granger, Frémaux.

En attendant Racine, parlons encore cette fois de Molière, dont le Théâtre-Français interprète souvent les œuvres et qu'il est sûr d'interpréter sans jamais lasser le public.

Le Mariage forcé raillait les pédants de la philosophie; c'est aujourd'hui le tour de la médecine, avec son insupportable jargon.

Le Médecin malgré lui et *le Malade imaginaire* sont les comédies qui se jouent le plus sur les scènes grandes ou petites. La raison en est que, très fines d'observation et très comiques de forme, les spectateurs de toutes les catégories y trouvent leur compte et s'en réjouissent à leur manière. Pour ne parler que du *Médecin,* l'auteur se montrait sévère envers lui et le traitait sans façon de bagatelle. Il avait tort, ainsi

que l'exprime en mauvais vers, mais dans un excellent esprit, le gazetier de la *Muse Dauphine :*

... Cette bagatelle est d'un esprit si fin,
Que, s'il faut que je vous le die,
L'estime qu'on en fait est une maladie
Qui fait que, dans Paris, tout court au *Médecin.*

Je n'aurai garde de vous analyser l'ouvrage dont vous avez comme moi la parfaite connaissance. Je noterai seulement que Molière en tira l'idée première d'un ancien manuscrit : *le Vilain Mire* (le villageois médecin) ; que la mise au théâtre du *Médecin malgré lui* remonte au 9 août 1666, et qu'enfin la pièce fut donnée pour « soutenir *le Misanthrope* ». Chose qui, pour être invraisemblable, n'en est pas moins vraie. Le public fit, d'ailleurs, le meilleur accueil du monde à l'ouvrage, et Boileau lui-même ne trouva rien à y reprendre, sinon que Molière avait fait parler leur langue aux paysans. Pauvre Boileau ! que dirait-il donc de nos romans naturalistes ?

Actuellement comme au XVIIe siècle, *le Médecin malgré lui* est salué par les bravos de la salle entière ; ce qui prouve, d'abord, qu'il n'a point vieilli ; ensuite, que ses in-

terprètes tiennent bien leur emploi. Mentionnons avec éloge Mmes Amel, Granger, Frémaux ; MM. Leloir, Joliet, Davrigny et Roger, mais disons que la grande attraction de la soirée a été le rôle de Sganarelle rempli par M. Got, l'inimitable artiste, qui le joua, pour ses débuts, le 21 juillet 1844, il y a juste quarante ans, et qui s'y montre, aujourd'hui comme alors, plein d'entrain, de verdeur et de gaieté.

27 juillet.

XLII

Le Malade imaginaire. — MM. Barré, Got, Coquelin cadet, Prudhon; Mmes Samary, Durand, Jouassain, la petite Aumont.

C'était le septième jour après l'apparition du *Malade imaginaire* sur la scène du Palais-Royal, la quatrième représentation de l'ouvrage et le 17 février 1673. Molière, qui remplissait le rôle d'Argan, venait de prononcer le *juro* de la cérémonie quand, une syncope et des convulsions l'ayant tout à coup terrassé, il rendit l'âme au milieu d'un flux de sang.

Cherchez la femme! dit-on souvent. Ici comme ailleurs, le conseil est bon à suivre. Si Molière, moins amoureux d'Armande Béjart, n'eût point abandonné son régime pour des aliments excitants dont il espérait le retour de ses forces juvéniles, il eût évité la crise qui nous l'enleva dans la plénitude de son génie et qui priva certainement son pays de plusieurs chefs-d'œuvre.

Mais je demande pardon au lecteur d'une digression faite pour l'attrister, alors qu'il s'agit de la pièce la plus comique, la plus divertissante du répertoire. On y rit, en effet, depuis la première scène jusqu'à la dernière, et une forme toujours bouffonne y est mise au service des idées les plus vraies et des caractères les plus finement étudiés. Je n'en veux pour exemple que le type de Béline, cette belle-mère rapace et hypocrite qui, pour n'être qu'un personnage secondaire, n'en est pas moins tracé de main de maître.

C'est M. Barré qui a l'honneur de remplir le rôle d'Argan, créé jadis par Molière, et il le joue avec cette rondeur, cette liberté d'allure dont il ne se départit jamais. Son monologue du premier acte, où il fait le compte de M. Fleurant, est surtout d'une réalité impayable.

M. Got a conservé l'emploi de Purgon, qu'il inaugura le 16 février 1847, c'est-à-dire il y a un peu plus de trente-sept ans, et qui ne saurait, encore aujourd'hui, trouver de plus parfait interprète.

La prédilection de M. Coquelin cadet pour les rôles grotesques le destinait à celui de Thomas Diafoirus; aussi est-ce une explosion de fous rires quand il agré-

mente son discours de mines toutes personnelles ou qu'il se perche, les genoux au menton, sur son grand tabouret.

Décidément M. Prudhon est trop froid et trop doctoral pour l'emploi d'amoureux. Ses tendres tête-à-tête me font toujours l'effet d'une visite de fonctionnaire à son supérieur.

Je n'aime pas beaucoup les enfants sur la scène. Pourtant je dois dire que la petite Aumont s'acquitte d'une façon intelligente du rôle de Louison et qu'elle n'y a pas trop l'air de réciter une fable.

Mlle Durand est une Angélique bien jolie et Mme Jouassain une Béline très consciencieuse et très correcte. Quant à Mme Samary, c'est, à mon avis, le type accompli de la servante de Molière. Fraîche, rieuse, spirituellement mutine, elle charme autant son public sous le cotillon de Toinette que dans sa robe de docteur. Certes, si tous nos médecins-femmes lui ressemblaient, personne n'aurait plus envie de se bien porter.

10 août.

XLIII

Le Petit Hôtel. — MM. Thiron, Truffier, Joliet, Baillet; Mlle Kalb.

C'était en 1745, — je ne remonte pas tout à fait au déluge, — Linant venait de donner à la Comédie-Française sa tragédie d'*Alzaïde,* qui avait remporté la plus jolie *veste* du monde. Comme, le lendemain de la première, une femme bel esprit s'en étonnait dans un cercle de gens de lettres et prenait l'un d'eux plus particulièrement à partie :

« Sa tragédie est détestable ! répliqua ce dernier.

— Cependant, fit la dame avec aigreur, je ne vous l'ai pas vu siffler !

— Parbleu ! comment voulez-vous qu'on siffle quand on bâille ?... »

Cette anecdote m'est revenue en tête à propos d'une querelle que me chercha l'autre jour un ami, conservateur farouche des saines traditions du Théâtre-Français. J'avais commis l'impertinence de beaucoup

m'amuser au *Petit Hôtel*, et mes accès d'hilarité lui avaient porté sur les nerfs :

« C'est honteux ! me dit ce pur des purs, vous encouragez une profanation de notre grande scène littéraire ! Quand on se permet d'introduire ici une pièce du Palais-Royal, tous les honnêtes gens devraient la siffler !

— Peut-on siffler quand on rit ! » demandai-je par réminiscence.

De fait, pour ne point renier ses liens de parenté avec *la Boule*, *le Brésilien* ou *le Réveillon*, la pièce de MM. Meilhac et Halévy n'en est pas moins très spirituelle, et l'esprit est une circonstance atténuante dont il faut tenir compte.

Pas plus que mon ami, je n'approuve la bouffonnerie usée du verre d'eau que se repassent La Marsillière, Antoinette et Boismartin. Mais les mésaventures de ce pauvre vieux garçon qui se trouve avoir mis son hôtel en vente pour épouser une drôlesse sont conduites et dialoguées avec infiniment d'humour et d'habileté.

M. Thiron a conservé le rôle de La Marsillière, qu'il avait créé le 21 février 1879, et M. Truffier garde également son personnage de Joseph. Les spectateurs ne sauraient s'en plaindre ! Quant aux autres

emplois, M. Joliet remplace M. Coquelin cadet dans le notaire Majorel ; M. Baillet tient le rôle de Boismartin, mis au théâtre par M. Coquelin aîné, et Mlle Kalb interprète Antoinette de Cernay, que Mme Samary joua d'origine. Cette nouvelle distribution vaut-elle la première? Ce qui est certain, c'est que la reprise du *Petit Hôtel* a été très goûtée.

24 août.

XLIV

Service en campagne. — MM. Boucher, Baillet, Thomas; Mmes Reichemberg, Broisat.

Avant d'aborder les *premières* ou les *reprises* importantes dont la Comédie-Française régale ses habitués durant l'hiver, je ne crois pas inutile de donner un mot de souvenir à une petite pièce qui a fait l'agrément de la saison dernière. Je veux parler de *Service en campagne* par M. Philippe de Massa, une aimable bluette qui, pour n'être point une trouvaille, n'en réalise pas moins, chez son auteur, le phénomène assez rare d'un écrivain-amateur doublé d'un artiste. Les vers sont faciles, les répliques piquantes, et le dialogue en est tracé avec une élégance, une distinction parfaitement conformes au cadre où se passe l'action; je devrais dire l'incident, car il s'agit tout simplement d'un portrait révélateur, auquel deux amoureux doivent de s'épouser.

Pendant la guerre de 1870, la petite ba-

ronne de Greux a recueilli et soigné un jeune blessé, dont les traits se sont si bien fixés dans sa mémoire qu'elle les a reproduits sur la toile avec la fidélité du cœur. Plus tard, et c'est ici la pièce de M. de Massa, les grandes manœuvres amèneront le bel officier dans le château qu'habite la jolie baronne. Une sympathie réciproque les poussera l'un vers l'autre, et le portrait leur prouvera, fort à propos, que l'instinct ne les a pas trompés.

M. Baillet joue le comte des Issards en amoureux et en homme du monde. Mlle Reichemberg est une fort gentille baronne de Greux et prête à son personnage la grâce naïve et quelque peu timide de l'ingénue. Mlle Broisat tient l'emploi de comtesse d'Ermont en grande dame, qu'elle sait toujours être à la scène; je la voudrais pourtant moins sérieuse ou moins froide. M. Thomas amuse dans son bout de rôle d'*ordonnance*. Quant à M. Boucher, il manque de prestige comme général! Pourquoi n'avoir point confié l'emploi à M. Martel, dont la physionomie est mâle et la voix retentissante ?

31 août.

XLV

Les Rantzau. — MM. Got, Maubant, Coquelin, Worms, Baillet; Mmes Bartet, Granger, Frémaux.

Dans la revue très succincte que je passe du répertoire, il m'est impossible d'oublier *les Rantzau*, dont je me reproche d'autant plus de n'avoir rien dit encore que j'ai pour le théâtre de MM. Erckmann-Chatrian une double prédilection. Je l'aime comme critique, à cause de son caractère honnête et vrai; je l'aime aussi, comme patriote, parce qu'il met en scène nos chers concitoyens d'Alsace.

L'amour triomphant de la haine, telle est la donnée de l'ouvrage, qui roule tout entier sur la lutte entre ces deux passions.

Des frères se détestent depuis que l'aîné a hérité de la maison paternelle au détriment du cadet, et ils se font une guerre incessante. Mais leurs enfants, qui s'aiment à la folie, les mettent dans l'alternative ou de les sacrifier ou de se réconcilier en-

semble. Louise mourra si on ne l'unit pas à son cousin! C'est devant cette extrémité que recule Jean Rantzau et que se brise, à la fin, son implacable ressentiment.

Cette angélique jeune fille, l'idéal de la résignation et de la pureté, ne pouvait trouver d'interprète plus accomplie que Mlle Bartet! L'éminente artiste déploie dans le rôle l'exquise sensibilité, la finesse et la destinction natives que nous lui connaissons. Pathétique au second acte, alors qu'elle repousse un mariage répudié par son cœur, elle est adorable de tendresse et de chaste abandon quand, au dénouement, elle peut librement exhaler un amour qui a failli la tuer et dont les rayons vivifiants la rappellent maintenant à l'existence.

M. Got prête au personnage de Jean Rantzau une vigueur d'impression saisissante, et le public assiste réellement aux combats qui se livrent dans son âme entre la haine et l'amour paternel.

Avec tout le monde, je pense beaucoup de bien de M. Maubant. Mais le *roi* de tragédie se fait trop sentir sous l'enveloppe de Jacques Rantzau. Nous ne sommes pas habitués à rencontrer chez un bourgeois campagnard, fût-il maire de sa commune, cette ampleur de geste, cette dignité su-

prême auxquelles se reconnaît la majesté royale.

Même observation au sujet de M. Coquelin, qui détaille pourtant son rôle de Florence avec un incontestable talent. Sa bonhomie est *voulue*, et certains gestes, certains jeux de physionomie, rappellent plutôt le rusé Mascarille que le naïf magister de village.

M. Worms, au contraire, est de tout point remarquable dans l'emploi de Georges. Il enlève son personnage avec chaleur, et sa scène du contrat, au quatrième acte, est un triomphe.

Je ne terminerai pas sans avoir signalé les artistes qui, pour tenir dans *les Rantzau* des rôles secondaires, n'en contribuent pas moins au succès de l'ouvrage : Mmes Pauline Granger et Frémaux; la première dans Marie-Anne, et la seconde dans Juliette; enfin M. Baillet, l'élégant garde général qui chante sa romance du second acte en virtuose accompli.

7 septembre.

XLVI

L'Étrangère. — Premiers débuts de Mlle Pierson. — MM. Coquelin, Febvre, Thiron, Prudhon, Garraud, Joliet, Truffier, Davrigny, Le Bargy; Mmes Bartet, Brohan, Pierson, Martin, Fayolle.

Je ne parle que pour mémoire de MM. Joliet, Truffier et Davrigny; de Mmes Martin et Fayolle, qui ne paraissent qu'au premier acte, à la fête de charité chez la duchesse. — M. Coquelin aîné, dans le duc de Septmonts; M. Febvre, dans Clarkson; M. Thiron, dans Mauriceau; enfin, M. Prudhon, dans Guy des Haltes, ont conservé leurs rôles de la création (14 février 1876). M. Garraud, seul, a remplacé M. Got dans l'emploi de Rémonin, qu'il tient, non pas d'une façon aussi brillante, mais du moins fort honorablement.

Du côté des actrices, c'est autre chose. Il ne reste, des premières interprètes, que Mme Madeleine Brohan, qui ne saurait,

d'ailleurs, être doublée dans le rôle de la marquise de Rumière, qu'elle enlève avec une autorité incontestable. Tous les autres emplois ont été changés, et, pour ne parler que des deux principaux, le personnage de la duchesse de Septmonts, créé jadis par Mlle Croizette, est actuellement rempli par Mlle Bartet, tandis que celui de Mistress Clarkson, joué d'origine par Mme Sarah Bernhardt, est échu à Mlle Pierson, débutante à la Comédie-Française. C'est même à ce titre que je dois tout d'abord dire quelques mots de la charmante artiste qui, je suis forcé de le reconnaître, a été inférieure à elle-même dans Mistress Clarkson. Pourquoi aussi avoir accepté l'emploi? Sans évoquer les souvenirs écrasants de Mme Sarah Bernhardt, Mlle Pierson, dont le talent est tout de grâce et de finesse, n'est point faite pour ces caractères impérieux, altiers, presque sauvages, dont la farouche Américaine offre le type accompli.

La débutante eût dû le comprendre et nous l'attendons, pour la revanche, dans *les Pattes de mouche*.

M. Coquelin a rendu, comme il l'a compris, et il a saisi avec une admirable perspicacité le personnage du duc de Septmonts. Semblable remarque à propos de M. Thiron,

qui a parfaitement détaillé le rôle de Mauriceau, ce bourgeois plein à la fois de vanité et de bon sens, brave homme au demeurant.

La voix sympathique, douce et harmonieuse de M. Le Bargy fait, du jeune artiste, un amoureux très persuasif, et, puisque nous en sommes à l'organe, disons que celui de M. Febvre n'est ni assez sec ni assez cassant pour son rôle. M. Febvre est un Clarkson de Paris qui n'a rien de la rudesse américaine. Et puis, un petit accent exotique n'eût point gâté l'affaire!

A Mlle Bartet les honneurs de la soirée! Passionnée, passionnante, irrésistible, elle a tenu le public haletant sous la vibrante expression de son amour ou de son indignation. J'ai encore dans l'oreille le « non » énergique qu'elle oppose à mistress Clarkson et les sanglants reproches dont elle flagelle le duc, son indigne époux. Impossible de mettre plus d'âme dans les élans généreux de son chaste amour quand elle s'écrie : « Il y aura quelqu'un qui saura que nous nous aimons, comme je suis prête à le dire au monde entier; » ou bien : « Je ne pense qu'à vous; si je vous perdais maintenant, je me tuerais; » ou encore : « Ah! cela, oui! je l'aime, et de toute mon âme! »

L'auditoire fasciné a souvent rappelé Mlle Bartet, et plusieurs fois interrompu la représentation par des bravos enthousiastes.

21 septembre.

XLVII

Les Pattes de mouche. — Seconds débuts de Mlle Pierson. — MM. Coquelin aîné, Febvre, Coquelin cadet, Henri Samary; Mmes Pierson, Granger, Broisat.

Le cadre de mes chroniques est bien étroit, et bien longue est la liste des comédiens qui figurent dans *les Pattes de mouche!* Voilà ce qui m'embarrasse pour le compte rendu de l'une des jolies pièces de M. Sardou. Enfin, je serai bref malgré moi, et le lecteur me tiendra compte de mes bonnes intentions.

« Ces petites pattes de mouche, quel chemin elles nous font faire! » est-il dit en forme de conclusion dans l'ouvrage. Et quel chemin elles ont fait depuis vingt-quatre ans, pouvons-nous ajouter sans crainte d'être démenti, sans parler de leur tour de France et même d'Europe! On les a d'abord applaudies au Gymnase, avec Mmes Rose Chéri, Antonine, MM. Landrol, Lafontaine, Dieudonné, etc., etc. Dix ans

plus tard, c'est-à-dire en 1870, on leur a tressé de nouvelles couronnes au Vaudeville, où les présentèrent Mmes Fargueil, Alexis, Cellier, MM. Parade, Munié, Brindeau, l'élite de la troupe enfin! Aujourd'hui, les voici à la Comédie-Française, où elles reçoivent la consécration de leurs anciens succès.

Il faut avouer que, pour des pattes de mouche, elles ont la vie dure.

Joignez à cela que la maison de Molière s'est mise en frais pour les recevoir, et que ses familiers leur ont généreusement fait les honneurs du logis.

Pour ne parler que des principaux rôles, je dirai que le triomphe de M. Coquelin aîné, succédant à MM. Lafontaine et Brindeau, dans le personnage de Prosper Bloch, a été complet. Il a déployé une verve, une originalité si admirables qu'on se figurait un Bloch tout nouveau; un Bloch qui, pour ne ressembler ni à celui du Gymnase ni à celui du Vaudeville, n'en était pourtant ni moins vrai ni moins naturel.

M. Febvre a nuancé le personnage de Vanhove en artiste consommé. C'est aux oppositions qu'il a su mettre dans les différents caractères de son rôle qu'est due l'ovation dont il a été l'objet alors que,

flegmatique d'abord et jaloux ensuite, il en vient à l'explosion d'une joie sans mélange.

Très amusant, M. Coquelin cadet, dans la peau du collectionneur d'insectes, et très bonne comédienne, Mme Pauline Granger, sous les traits de Colomba.

M. H. Samary a été chargé du personnage de Paul, un petit amoureux doux et quelque peu craintif. Je ne suis pas fâché de connaître l'artiste sous ce nouvel aspect. Les allures cavalières et l'aplomb imperturbable dont il faisait montre dans ses autres rôles ne laissaient pas que de surprendre chez un aussi jeune homme.

Ce n'est ni l'élégance ni la distinction qui manquent à Mlle Émilie Broisat; je lui voudrais pourtant une dignité un peu moins froide et des toilettes plus soignées.

La tâche de Mlle Blanche Pierson, succédant à Rose Chéri et à Mlle Fargueil, appelait tous ses efforts, et elle s'en est tirée à merveille. Avec sa grâce exquise, les séductions de son regard, le timbre doux et caressant de sa voix, elle a constamment tenu son auditoire sous le charme.

J'ai été, sans qu'elle s'en doutât, l'un des premiers admirateurs de Mlle Blanche Pierson, lors de ses jeunes débuts au théâtre

de Versailles ; j'ai, depuis, salué tous ses succès soit au Vaudeville, soit au Gymnase, et c'est avec le plus vif plaisir que je l'applaudis aujourd'hui sur notre première scène dramatique.

9 novembre.

XLVIII

Hernani. — Débuts de M. Duflos. — MM. Mounet-Sully, Maubant, Duflos; Mlle Bartet.

Que nous sommes loin de l'époque où les Zoïles de Victor Hugo, parodiant *Hernani,* l'appelaient ironiquement *la contrainte par cor*. Aujourd'hui que cinquante-quatre années ont passé sur l'ouvrage et que les querelles de partis se sont éteintes, on rend pleine justice à *Hernani*, et l'on convient que jamais le génie de l'auteur ne l'a transporté sur des cimes plus élevées. C'est là une vérité absolue, et j'en trouve la preuve éclatante dans le superbe monologue de don Carlos au tombeau de Charlemagne; un morceau capital que M. Raphaël Duflos a nuancé avec un réel talent. Je sais bien que le débutant avait donné de lui l'opinion la plus favorable dans son rôle de Henri III à la Gaîté et dans son personnage du tyran de *Severo Torelli,* à l'Odéon; mais la couleur qu'il a su prêter à son Charles-Quint a dépassé nos espérances.

Son grand monologue a été supérieurement dit, et plusieurs de ses tirades ont soulevé de chaleureux applaudissements.

Je cite la gradation que le jeune artiste a savamment rendue dans ce cri d'une suprême ambition :

Empereur, empereur, être empereur... O rage!
Ne l'être pas...

l'accent de vérité imprimé à la période où Charles-Quint fait un juste retour sur les vanités du monde; enfin et surtout, l'invocation à Charlemagne qui termine le monologue et la scène de la clémence qui lui succède immédiatement.

Le rideau tombé, on a rappelé deux fois M. Duflos, dont on a vivement encouragé les premiers débuts.

Je n'insisterai ni sur M. Maubant dans Ruy Gomez, ni sur M. Mounet-Sully dans Hernani. Ces vétérans des deux rôles y ont déployé les mérites que nous avons déjà reconnus.

Je veux arriver tout de suite à Mlle Bartet qui, pour succéder à Mlle Mars et à Mme Sarah Bernhardt, dans le personnage de doña Sol, n'en a pas moins été l'héroïne de la soirée. Jamais, au dire des gourmets de style, l'emploi n'avait mis en lumière des

qualités plus multiples. Amour passionné, désespoir, résignation, Mlle Bartet a tour à tour exprimé tous les sentiments avec une âme qui a captivé la salle entière.

Ici, c'est une indignation portée jusqu'au défi :

Si Dieu faisait le rang à la hauteur du cœur,
Certe il serait le roi, prince! et vous, le voleur.

Au cinquième acte, c'est l'adorable poésie de la scène nocturne, que l'artiste nuance avec une touchante sensibilité.

Puis arrive le terrible dénouement. Doña Sol, tantôt menaçante et tantôt suppliante, se débat contre l'arrêt fatal prononcé par Ruy Gomez. Elle boit le poison et ses appels de tendresse succèdent aux angoisses physiques. Le public, attendri, applaudit l'auteur, applaudit son interprète, ou plutôt il les confond tous deux dans la même ovation, car l'artiste s'est si bien identifiée avec son personnage qu'elle n'est plus elle-même; elle est doña Sol, la divine création du poète!

Décidément, Mlle Bartet avait tort d'être émue à son entrée en scène et de douter d'une soirée qui a été pour elle un triomphe.

16 novembre.

XLIX

Bataille de Dames. — Débuts de Mlle Céline Montaland.

Mlle Montaland est une excellente recrue pour la Comédie-Française, où elle débuta, toute petite, dans *Gabrielle,* d'Émile Augier, et où elle rentre, jeune encore, après une éclipse de quelque trente ans.

Pas une comédienne ne connut aussitôt qu'elle les joies troublantes du succès, et l'on peut ajouter que pas une n'en tira moins de vanité. Car ses triomphes précoces ne l'empêchèrent pas, jeune fille, de travailler son art avec passion et, grâce à une étude opiniâtre, de parvenir à la place brillante qu'elle occupe aujourd'hui.

Et cependant que de cajoleries pour la petite Camille des Français, pour la fille bien gardée du Palais-Royal, et pour le petit mousse du théâtre de Toulon! Céline Montaland accomplit son tour de France, puis alla en Italie, où elle fit la conquête de Victor-Emmanuel, comme elle

avait fait, d'ailleurs, celle du maréchal Bosquet, qui la surnommait « l'Enfant Bonheur », et aussi celle de Jules Janin, qui n'avait pas craint de lui consacrer les lignes suivantes : « On l'admire, non pas comme un baby précoce, mais comme on admirerait une très grande actrice jouant le rôle d'un baby. »

Grande actrice, Mlle Montaland l'est devenue; je n'en veux pour preuve que ses succès sur nos principales scènes; sur celle de l'Odéon notamment, où elle représenta, d'une façon remarquable la mère de Jack, dans la pièce de Daudet. Mais il manquait à sa renommée les palmes de la Comédie-Française; le rôle épineux de comtesse d'Outreval, dans *Bataille de Dames,* vient de les lui conquérir ! D'abord un peu troublée, la débutante s'est vite remise, et elle a retrouvé le charme et le mordant qui lui sont propres.

Tendre dans l'expression de son amour, délicieusement sympathique dans l'accomplissement de son sacrifice à sa jeune rivale; vigilante et rusée, avec le préfet Montrichard, qu'elle dupe pour sauver la vie de Flavigneul, Mlle Montaland a facilement enlevé tous les suffrages, et le public de la Comédie-Française lui a

prouvé, par ses applaudissements d'hier, qu'il avait conservé à la belle et brillante comtesse d'Outreval l'affectueux intérêt donné jadis à la gentille Camille.

21 décembre.

FIN

TABLE

Pages

DÉDICACE. I

PRÉFACE. III

I. MATINÉES DRAMATIQUES. — *Britannicus. Horace. Cinna.* — MM. Maubant, Mounet-Sully, Laroche, Silvain, Boucher, Dupont-Vernon; Mmes Dudlay, Lerou, Fayolle, Rosamond. I

II. *Le Roi s'amuse.* — MM. Got, Febvre, Mounet-Sully; Mmes Bartet, Samary. .

III. *Le Monde où l'on s'ennuie.* — MM. Prudhon, Truffier; Mmes Madeleine Brohan, Broisat, Reichemberg. 8

IV. 1° *Chez l'avocat.* — MM. Truffier, Joliet; Mlle Fayolle. — 2° *L'Étincelle.* M. Delaunay; Mmes Broisat, Samary. . 10

V. *Mademoiselle de la Seiglière.* — MM. Thiron, Coquelin, Worms, Boucher; Mmes Brohan, Barretta. 12

Pages

VI. *L'Étourdi. Les Fourberies de Scapin.* — *M. Coquelin.* (MM. Davrigny, Truffier, Garraud; Mmes Fayolle, Samary, Martin.). 15

VII. M. Delaunay. 19

VIII. *Athalie* et *Phèdre.* — MM. Maubant, Mounet-Sully, Silvain, Dupont-Vernon, Martel, Davrigny; Mmes Dudlay, Lloyd, Reichemberg, Lerou, Rosamond. 23

IX. *L'Avare.* — MM. Leloir, Le Bargy, Boucher, Truffier, Joliet, Martel, Coquelin cadet, Villain; Mmes Reichemberg, Granger, Fayolle. 26

X. *Le Testament de César Girodot.* — MM. Barré, Truffier, Prudhon, Coquelin cadet, Joliet, Martel, Villain; Mmes Jouassain, Martin, Fayolle. . . . 29

XI. *Toujours.* — MM. Coquelin cadet, Leloir; Mlle Lloyd. 32

XII. 277e Anniversaire de Corneille. — *Horace. Le Menteur. Corneille et Richelieu.* — MM. Delaunay, Got, Laroche, Silvain; Mlle Dudlay. 35

XIII. *Les Effrontés.* — MM. Delaunay, Got, Thiron, Febvre, Truffier, Barré, Laroche, Villain; Mmes Édile Riquer, Tholer, Durand. 40

Pages

XIV. *L'Ami Fritz*. — MM. Got, Febvre, Barré, Coquelin cadet; Mmes Reichemberg, Jouassain. 44

XV. *Mademoiselle du Vigean*. — M. Delaunay; Mlle Bartet. 48

XVI. *Œdipe roi*. — MM. Mounet-Sully, Maubant, Silvain, Laroche, Dupont-Vernon, Villain; Mmes Lerou, Martin, Frémaux. 53

XVII. *Les Demoiselles de Saint-Cyr*. — MM. Coquelin, Worms, Le Bargy; Mmes Reichemberg, Barretta. 57

XVIII. *L'Épreuve*. — MM. Prudhon, Truffier, Coquelin cadet; Mmes Muller, Thénard, Kalb. 61

XIX. 1° *Le Village*. MM. Barré, Dupont-Vernon; Mmes Granger, Amel. — 2° *Le Bougeoir*. MM. Prudhon, Boucher; Mlle Broisat. 64

XX. *Le Demi-Monde*. — MM. Delaunay, Thiron, Febvre, Laroche; Mmes Tholer, Kalb, Riquer, Durand. 67

XXI. *Le Supplice d'une Femme*. — MM. Laroche, Garnier; Mmes Dudlay, Amel, la petite Aumont. 70

XXII. *L'Aventurière*. — MM. Febvre,

Pa

Silvain, Le Bargy, Martel, Leloir; Mmes Barretta, Tholer. . . . . .

XXIII. *Le Chandelier.* — MM. Thiron, Le Bargy, Truffier, de Féraudy, Dupont-Vernon; Mmes Tholer, Martin. . . . . .

XXIV. *Les Précieuses ridicules.* — MM. Coquelin aîné, Coquelin cadet, Garraud, Boucher, Davrigny, Villain, Roger; Mmes Samary, Kalb, Frémaux. . . . . .

XXV. *Ruy-Blas.* — Premiers débuts de Mlle Brindeau. . . . . .

XXVI. *Mademoiselle de Belle-Isle.* — Seconds débuts de Mlle Brindeau. . . . . .

XXVII. 1° *Une Matinée de contrat* (1re représentation). MM. Silvain, Le Bargy, Leloir; Mmes Lloyd, Muller. — 2° *Le Menteur.* Débuts de M. Henri Samary. .

XXVIII. *Le Misanthrope.* — Débuts de Mlle Marsy. . . . . .

XXIX. 1° *Maître et Valets* (1re représentation). MM. Coquelin cadet, Truffier, de Féraudy. — 2° Un mot sur *le Malade imaginaire.* . . . . . .

XXX. *Smilis* (1re représentation). — MM. Got, Febvre, Laroche, Worms; Mlle Reichemberg. . . . . .

Pages

XXXI. Seconds débuts de Mlle Marsy. . . 103

XXXII. *L'École des Femmes.* — MM. Got, Truffier; H. Samary (débuts); Mmes Samary, Muller. 106

XXXIII. *Le Mariage de Figaro.* — MM. Coquelin, Delaunay, Thiron, de Féraudy; Mmes Marsy (débuts), Tholer, Frémaux. 109

XXXIV. *Amphitryon.*—Débuts de Mlle Rosa Bruck. 112

XXXV. Mlle Bruck dans *le Mariage de Figaro.* 115

XXXVI. *La Duchesse Martin* (1re représentation). — MM. Barré, Worms, Truffier; Mmes Samary, Kalb, Muller. . . . 118

XXXVII. *Le Député de Bombignac* (1re représentation). — MM. Coquelin aîné, Coquelin cadet, Prudhon, de Féraudy; Mmes Jouassain, Durand, Muller. . . . 123

XXXVIII. *Le Cid.* — MM. Mounet-Sully, Maubant, Silvain, Martel; Mmes Dudlay, Fayolle, Bruck. 125

XXXIX. *Le Dernier Quartier.* — MM. Davrigny, de Féraudy; Mlle Martin. 129

XL. Un mot sur Mlle Brindeau dans *Mademoiselle de Belle-Isle.* — *Le Mariage forcé.* — MM. Leloir, Truffier, Joliet,

Pages

Martel, Davrigny, Le Bargy, Villain; Mlle Fayolle. 131

XLI. *Le Médecin malgré lui.* — MM. Got, Leloir, Joliet, Davrigny, Roger; Mmes Amel, Granger, Frémaux. 134

XLII. *Le Malade imaginaire.* — MM. Barré, Got, Coquelin cadet, Prudhon; Mmes Samary, Durand, Jouassain, la petite Aumont. 137

XLIII. *Le Petit Hôtel.* — MM. Thiron, Truffier, Joliet, Baillet; Mlle Kalb. . . . 140

XLIV. *Service en campagne.* — MM. Boucher, Baillet, Thomas; Mmes Reichemberg, Broisat. 143

XLV. *Les Rantzau.* — MM. Got, Maubant, Coquelin, Worms, Baillet; Mmes Bartet, Granger, Frémaux. 145

XLVI. *L'Étrangère.* — Premiers débuts de Mlle Pierson. — MM. Coquelin, Febvre, Thiron, Prudhon, Garraud, Joliet, Truffier, Davrigny, Le Bargy; Mmes Bartet, Brohan, Pierson, Martin, Fayolle. 148

XLVII. *Les Pattes de mouche.* — Seconds débuts de Mlle Pierson. — MM. Coquelin aîné, Febvre, Coquelin cadet, Henri Samary; Mmes Pierson, Granger, Broisat. 152

Pages

XLVIII. *Hernani.* — Débuts de M. Duflos. — MM. Mounet-Sully, Maubant, Duflos; Mlle Bartet. 156

XLIX. *Bataille de Dames.* — Débuts de Mlle Céline Montaland. 159

A PARIS

DES PRESSES DE JOUAUST ET SIGAUX

RUE SAINT-HONORÉ, 338

A PARIS

DES PRESSES DE JOUAUST ET SIGAUX

RUE SAINT-HONORÉ, 338

PB-38826-SB
539-15
5-C
B/T